



— Été 2010 —

Matthieu R. ■ MILL ■ Lapinchien ■ Sylviane Kérivel
Ensaladilla Jones ■ Guy de Maupassant ■ Geneviève Danies
Lino Gatèt ■ NatYot ■ Lemon A

Numéro 0



SOMMAIRE

Édito.	3
Fulgure. <i>Chasse</i> de Matthieu R.	5
Texte libre. <i>Le Narrateur isolé</i> de MILL	6
Aujourd'hui. <i>Al Shahid</i> de Lapinchien	8
Fulgure. <i>Gibier de potence</i> de Sylviane Kérivel	14
De l'utilité de l'art. <i>Les Collectionneurs</i> de Ensaladilla Jones	15
Buzz. Lapinchien	17
<i>Et si la nature n'était pas communiste bordel ?</i>	20
<i>Pogo crush</i>	21
<i>Médiums 1</i>	24
Scandale ! <i>Mon oncle Sosthène</i> de Guy de Maupassant	31
Fulgure. <i>Sélection</i> de Geneviève Danies	36
Aux environs. <i>De l'addiction au réel</i> de Lino Gatèt	37
Texte libre. <i>Nathalie la vilaine</i> de NatYot	40
Texte libre. <i>Hot</i> de Lemon A	41
Copinage.	46

RUBRIQUES - MODE D'EMPLOI

Aux environs : rubrique de proximité dans laquelle l'auteur évoque un événement, un espace ou un élément culturel local réel et identifiable.

De l'utilité de l'art : cette rubrique est centrée sur l'aspect purement utilitaire que l'on peut associer à une œuvre d'art, un artiste, un mouvement esthétique...

Scandale ! cette rubrique se consacre à la polémique. L'auteur y développe une argumentation mordante et implacable à l'encontre d'une cible désignée.

Aujourd'hui : rubrique consacrée aux nouvelles tendances et aux phénomènes contemporains émergeant sur le Net ou dans la rue.

Fulgure : texte court en prose de 1 500 signes espaces compris (+ ou - 150 signes). Aucune contrainte stylistique ou thématique.

Buzz : présentation et mise en perspective d'un auteur à travers une interview et quelques textes.

ÉDITO

Numéro 0 / Été 2010

La culture en général et la littérature en particulier aiguisent le sens critique et favorisent la liberté de penser. L'indépendance d'esprit constitue la première des défenses contre l'oppression, contre la routine, contre l'arbitraire et contre toutes les tyrannies.

Vous aimez lire ?

Avec Squeeze, la littérature descend dans la rue. Pour égayer vos trajets dans les transports en commun, pour réduire votre attente chez le médecin, le dentiste, le coiffeur, vous aurez désormais le choix entre les informations frelatées des journaux gratuits et les mots entrelacés des histoires de Squeeze.

Des histoires, chaque numéro vous en offrira une bonne dizaine, réparties entre rubriques thématiques et textes libres. Rien que dans ce numéro 0, il s'en compte treize : des histoires qui bougent, font rire ou frémir, invitent à la réflexion ou, au contraire, débranchent votre cerveau pour libérer les émotions.

À l'honneur : le foisonnant Lapinchien, un étrange animal sévissant depuis huit ans sur la Zone – site littéraire online à vocation subversive – où il s'est imposé comme l'un des auteurs les plus prolifiques et imaginatifs. Monsieur Lapinchien est un excentrique du clavier qui ne vous laissera pas indifférent, un contemporain en devenir, un incontournable à découvrir à travers une interview et quatre textes rudes et organiques, traversés par la science-fiction, l'absurde, le roman noir et l'anticipation sociale.

Du décalage aussi avec Geneviève Danies, Sylviane Kérivel et Matthieu R. dont nous avons sélectionné le travail pour notre rubrique *Fulgure*. Avec *Sélection*, Geneviève Danies déroule une vision futuriste et surprenante, à l'humour froid et détaché. Sylviane Kérivel, dans *Gibier de potence*, livre un conte poétique et hors du temps. Dans *Chasse*, Matthieu R. décrit un monde trivial, angoissant et cocasse, étroitement emballé dans un instant de solitude.

Concernant les autres rubriques à contraintes, nous avons aussi pioché dans la grande histoire avec *Mon oncle Sosthène*, d'un certain Guy de Maupassant, pour les besoins de notre rubrique *Scandale !* Drôle, précis, virulent, décalé. Il n'en fallait pas moins.

Avec les *Collectionneurs*, de Ensaladilla Jones, vous vous rendrez compte que l'on écoute parfois la musique pour des raisons hormonales plutôt que mélomanes, tandis que *De l'addiction au réel*, de Lino Gatèt, vous ouvrira les portes d'une librairie montpelliéraine dont les habitués affirment qu'elle vous propulse dans une autre dimension.

Au rayon textes libres, une contribution de NatYot : *Nathalie la vilaine*, où la poésie rejoint la violence quotidienne : un texte dur et passionné ; et le *Narrateur isolé*, de MILL, qui nous raconte le destin édifiant d'un homme n'écrivant plus qu'en pensée.

Enfin, le premier épisode de notre feuilleton *Hot*, par Lemon A, du pulp d'aujourd'hui, vous plongera dans l'univers bis et délirant des serveuses de McDo, des hommes-dragons et de Will Smith.

Et quand vous en serez là, vous attendrez le prochain numéro.

Vous souhaitant de bonnes et bienheureuses lectures,

Votre futur amour,

Quickie Squeezi

Chasse

Matthieu R.

Le café de ce matin était bon, très bon, et même après quatre tasses, il s'en était envoyé une cinquième, histoire d'être sûr.

Problème.

Parce qu'à aller timidement sur le trône et à se retenir d'assainir ses tripes correctement depuis douze jours, Patrick a maintenant une chiasse de tous les diables.

Une vraie, une douloureuse.

Parce que, pour l'anecdote, Patrick squatte chez des amis à lui, et ces mêmes amis sont dans le salon du petit appart, à deux mètres, grand max.

Parce que Patrick n'est pas sûr que la musique sortant de l'ordinateur couvre tous les aléas livrés avec les grandes eaux.

Parce que, comme toutes les chiottes du monde, l'insonorisation du lieu laisse à désirer.

Patrick réfléchit.

Il a déjà tiré la chasse, profité du brouhaha pour s'épancher en contractant bien fort, mais ce serait quelque peu gênant de répéter l'opération.

Il aura l'air de quoi, en ressortant ?

Non !

En même temps...

S'il ressort maintenant, il est bon pour y retourner dans un quart d'heure et, qui plus est, en ayant mal au ventre.

La quinte.

Autre chose ?

Tapisser de papier le fond de la cuvette pour atténuer le bruit ?

Pourquoi pas ?

Savant calcul, faut pas en mettre trop ni pas assez, parce que s'il bouche le conduit, ça sera beau.

Superbe, même.

Merde.

Insonoriser ?

C'est pas pour tout de suite...

Ô rage ! Ô désespoir !

En attendant ?

Patience et longueur de temps.



Le Narrateur isolé

Une nouvelle édifiante de MILL

Il avait décidé qu'il n'écrirait plus jamais. Fini, le glissement feutré de la petite bille imprégnée d'encre noire sur les pages à carreaux de ses cahiers d'écolier. Terminées, les séances de jonglage syntaxique jusqu'au petit matin. Achievée, l'insomnie du plumitif. Il composerait dans sa tête, à l'abri des regards et des compromis. Son œuvre n'existerait que pour lui.

Il savait qu'il était capable de réciter l'équivalent de centaines de pages glanées dans des romans, des contes et des poèmes, des chapitres entiers sans la moindre erreur de ponctuation – autant de volumes qui resteraient à jamais inédits. Personne ne lirait ses nouvelles fantastiques, ses enquêtes policières, ses courts textes d'inspiration surréaliste. Ses absurdités littéraires, qu'il appelait nonchalamment «œuvrettes» dans le secret de son âme, ne connaîtraient jamais l'examen attentif, et peut-être enfiévré, d'une paire de pupilles.

Lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet, il répondait que l'écriture constituait à la fois un leurre et une prison.

«Elle nous transporte, disait-il volontiers, et prétend nous élever. En cela, elle nous promet, avec la superbe que lui procure son irréfutable savoir-faire, de nous affranchir de nous-mêmes. De nos limites imposées par la science, cette nature à laquelle nous devons nous soumettre, et de ces bornes que nous nous infligeons par atavisme ou par éducation.

«Quand j'écris, je réduis les voies de mon esprit à une autoroute rectiligne sur terrain plat. J'égare le sel de mon histoire et me contente d'un squelette sans chair. Où sont passés les subtilités, les nuances, les détails à foison qui pimentaient le récit dans sa version d'origine ? Ecrire nuit à l'imagination là où la lecture tendrait à la développer.»

Et de répéter qu'il n'écrirait plus.

On s'inquiétait alors de savoir s'il se souvenait de ce qu'il produisait en pensée. On l'agressait mollement sur le ton de la conversation polie. Il mentait systématiquement, souhaitant éviter à tout prix d'avoir à déclamer ne fût-ce qu'une simple phrase.

Un jour que l'agression s'était durcie sous les effets conjugués de l'alcool et du mépris que lui portaient ses interlocuteurs, il déclara que l'artiste maudit leur pissait au fondement et qu'il était prêt à leur «lire» une saga de sept cents pages dans la seconde qui suivait s'ils insistaient.

Ils insistèrent et il s'exécuta. Patiemment et suivant un rythme enlevé, constant, prenant une gorgée d'eau, de bière ou de vodka à la fin de chaque sous-chapitre. Il réclama cinq minutes de pause entre les chapitres dix et onze, afin de se soulager, et reprit son récit, une bouteille à portée de main. Tout à son laïus, il crut surprendre des regards, des échanges muets dont l'inexplicable connivence l'angoissa. Il lui fallut quelques lignes avant de comprendre, ou d'imaginer, qu'il ne pourrait plus s'interrompre.

Cette étonnante révélation l'incita à effectuer un rapide calcul mental tandis que ses cordes vocales reprenaient leur ballet. A raison de cinquante chapitres encore, d'une dizaine de pages chacun, il ne lui faudrait pas moins de deux jours pour achever ce combat. Car c'était bien d'un combat qu'il s'agissait : contre son auditoire aux pupilles scintillantes et à l'oreille tendue ; contre l'histoire, qu'il affectait d'ignorer – se captiver lui-même le condamnerait au silence ; contre son propre corps, enfin – qui suait, suintait, tremblait ici et craquait là. La faim viendrait avec l'aube et son ventre grognerait, ponctuant ses phrases avec l'efficacité d'un point ou d'un tiret. Ses jambes ne manqueraient pas de le lancer et il choisirait de s'asseoir. Il lui faudrait plus tard se dégourdir les membres et surmonter une crampe. Sa gorge, déjà sèche, le rappelait à sa soif.

Au matin du deuxième jour, il se leva brusquement au milieu d'une longue phrase descriptive, et, s'il n'interrompit guère le flot de sa parole, il ne pouvait nier que le demi-soupir qu'implique une virgule s'était attardé plus que de raison. Des sourcils furent froncés, des regards se figèrent, changèrent d'expression. Malgré sa voix de plus en plus éraillée et sa langue pâteuse qui semblait vouloir embrasser son palais à chaque syllabe prononcée, il continuait de narrer, infatigable. Et tandis qu'il relatait, tandis que sa bouche formait des mots que lui dictait une zone bien précise de son cerveau, le reste de son esprit comprenait qu'il n'existait plus en tant qu'être humain à leurs yeux fascinés. L'homme s'était changé en livre.

De plus en plus mal à l'aise, il commença à se dandiner sur ses jambes, d'abord calmement, puis de façon arhythmique, comme traversé de spasmes irréguliers. Sa vessie le brûlait. Il se tordait le bas-ventre en grimaçant de douleur, prenant un soin morbide à ne pas altérer d'un iota le fil de son récit et la cadence de son monologue.

Fatalement, il mouilla son pantalon. Personne ne s'en préoccupa.

Les heures s'étiraient. Doucement, avec l'allure indolente du piéton provocateur qui fait mine de marcher d'autant moins vite que le chauffeur semble pressé. Le temps s'attardait, le narguait. Ses auditeurs lui apparaissaient désormais comme mués en statues de sel et de granit, ne conservant de l'humain que les traits et la morphologie. Pour ce qu'il en savait, il aurait pu s'agir de carcasses de dieux morts. Leurs yeux perdus, parfois exaltés, toujours lointains, lui rappelaient les billes de verre qui constituent le regard des requins. Il ne se voyait pas en eux. Ils ne reflétaient rien.

Il éprouva une satisfaction purement pataphysique lorsqu'il s'imagina partageant le point de vue intrigué du chat qui observe son maître plongé dans un ouvrage, et se traita d'idiot. Il se rappela qu'il avait peur. L'urine avait séché sur son pantalon de velours, mais la sensation de l'étoffe chaudement imbibée sur la peau de ses cuisses l'avait marqué au fer rouge. Sa bouteille était vide et il n'osait plus demander à boire. Quelque chose dans l'atmosphère lui signifiait très clairement que sortir du récit à ce stade de l'histoire ne lui apporterait rien de bon. Il ne s'aperçut pas qu'il pleurait, tout à son labeur de vaillant narrateur. De fait, nul ne remarqua ses larmes. Il en pleura davantage, incapable, cette fois, de réprimer les sanglots qui menaçaient de s'insérer dangereusement dans le texte de sa voix off.

Le roman fut achevé le troisième jour, peu avant vingt-deux heures. Sa voix se brisa sur le point final. Il s'étira bruyamment, livrant un long râle enroué à la cantonade. Il esquaissa quelques pas malhabiles pour réveiller ses membres, sévèrement ankylosés, puis il but au goulot d'une bouteille trop chaude et trop vide.

Il reçut un cendrier sur la tempe. On entendit distinctement l'os du crâne se fendre. Il bascula, inconscient, déjà presque mort, s'écrasa sur le sol comme une pyramide s'affaissant sur elle-même, mourut sous les coups silencieux de ses lecteurs trahis.

La fin. Ils n'aimaient pas la fin.

Al Shahid

Lapinchien

« Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Louange à Allah, Souverain de l'Univers, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux, Maître du Jour de la Rétribution. C'est Toi Seul que nous adorons et c'est Toi Seul que nous implorons. Guide-nous vers le droit chemin, le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs ; et non le chemin de ceux qui ont encouru Ta colère ; et non le chemin des égarés. »

Khalid récite continuellement *Al-Fatiha*, les sept premiers versets de la première sourate du Coran. À ses yeux, ils symbolisent le renouveau. Le jeune homme a besoin des paroles de Mohamad : elles seules renferment la vérité. Elles seules le réconfortent.

« Ça n'est pas ma supplique, Allah, mais celle de millions de frères de par le monde, à travers les âges... »

Khalid doute de la mission que lui ont confié ses prétendus chefs – qui eux-mêmes l'ont reçue de soi-disant saints hommes – car, il en est à peu près sûr maintenant, s'il est convoqué ce matin, c'est que sonne l'heure du sacrifice. Il aurait aimé que la peur ne l'habite pas mais ses jambes flagellent malgré la conviction qui motive chacun de ses gestes. Pas à pas, au fur et à mesure qu'il arpente les couloirs glauques et humides de ces caves de HLM qu'il ne connaît que trop bien, il s'approche du lieu de rendez-vous – il s'approche de son ordre de mission, son funeste destin.

Sur sa route, un toxico, affalé de tout son long sur le sol froid et poisseux. Khalid ne souhaite même pas regarder son visage, il a peur de reconnaître un de ses anciens amis.

« Trop nombreux ceux qui sont morts par overdose dans ces lieux maudits, trop nombreux ceux dont on a découvert le corps dévoré par les cafards plusieurs jours après qu'ils se sont injecté le poison mortel, plusieurs jours pendant lesquels personne ne s'est plaint de leur absence – ou de l'odeur pestilentielle envahissant le rez-de-chaussée... Il y a quelque chose de pourri au royaume de Babylone.

« Toxico, un jour, ton amertume ne pourra pas t'empêcher de t'injecter le gramme de trop ; des enfants découvriront en jouant ton corps se putréfiant allègrement dans les bas-fonds, et les officiels ne trouveront rien de mieux à faire, après avoir débarrassé ta dépouille, que de murer l'accès aux sous-sols. C'est leur méthode : le colmatage... »

Khalid enjambe le camé – qui ne semble pas avoir remarqué sa présence – et se dirige vers l'extrémité d'un couloir mal éclairé, recouvert de tags et de pisse.

« Une porte blindée imposante donnant sur un ancien débarras... C'est là. »

Il frappe trois coups secs... Pas un bruit. Comme convenu, il entame à haute voix la quatre-vingt-dix-septième sourate :

« Nous l'avons certes fait descendre pendant la nuit d'Al-Qadr. »

Il répète sa phrase plusieurs fois. Seul l'écho lui répond.

« Et qui te dira ce qu'est la nuit d'Al-Qadr ? » relance un souffle rauque derrière la porte.

« La nuit d'Al-Qadr est meilleure que mille mois. Durant celle-ci descendent les Anges ainsi que l'Esprit, avec la permission du Seigneur pour tout ordre. Elle est paix et salut jusqu'à l'apparition de l'aube », répond Khalid pour conclure le code de reconnaissance.

La porte s'ouvre alors dans un long grincement et dévoile un homme rachitique et torse nu. De grosses gouttes perlent sur son front livide avant de plonger dans sa barbe foisonnante. Il tourne le dos au jeune homme, l'invite à entrer d'un signe de main et se dirige péniblement jusqu'à un matelas troué posé à même le sol sur lequel il s'affale brusquement.

« Les pires bêtes auprès d'Allah sont ceux qui ont été infidèles et qui ne croient point, ceux-là mêmes avec lesquels tu as conclu un pacte et qui chaque fois le rompent, sans aucune crainte. Si tu les maîtrises à la guerre, inflige-leur un châtiment exemplaire de telle sorte que ceux qui se cachent derrière eux soient effarouchés. Afin qu'ils se souviennent... »

L'homme tousse ces paroles habilement empruntées au Coran et se tourne vers son convive empli d'un tremblement qu'il n'arrive pas à contenir. Khalid complète sans sourciller les versets détournés par le vieillard malade :

« Et si jamais tu crains vraiment une trahison de la part d'un peuple, dénonce-le alors d'une façon franche et loyale car Allah n'aime pas les traîtres. »

Revigoré par une rage violente, l'inconnu se relève soudain et empoigne Khalid par le cou :

« Qui t'a envoyé ? Tu n'es pas fait pour cette mission ! Tu dois écouter les aïeux, tu dois respecter les paroles des sages, non les remettre en cause, ni les réprouver par l'effronterie. »

Puis, lui envoyant une grande claque sur la joue :

« Je n'ai plus confiance en toi... Va-t'en, traître ! »

Khalid baisse les yeux. Il n'a pas fait tout ce chemin pour faillir aussi près de sa destinée. Il ne sera pas celui qui stoppera une révolution en marche, il ne sera pas celui qui remet sa parole en cause alors que sonne l'heure des responsabilités. Il s'en retourne aider le vieil homme qui s'époumone dans une longue toux caverneuse. Il décide de regagner sa confiance en exprimant son engagement, et, lui tendant un verre d'eau :

« J'ai fait mes classes dans la rue, cité du Luth à Gennevilliers. Enfance chaotique, délinquance, échec scolaire... Mais à la puberté, mon père décide qu'il faut que ça change et m'inscrit à des cours de religion. »

Khalid recouvre l'attention du vieil homme.

« Je suis d'emblée fasciné par la mosquée, une vie structurée sur le chemin d'Allah, et je m'investis beaucoup pour ne pas gâcher cette seconde et sûrement dernière chance, que le Tout Puissant m'accorde dans sa grande mansuétude. »

Ne pas dévoiler le doute au fond de lui. Sa crédibilité est en jeu, son honneur aussi.

« L'imam de mon quartier, remarquant à quel point je suis studieux et appliqué dans mon apprentissage de l'Islam, me conseille fortement de poursuivre mes classes à l'Université théologique de la ville sainte de Qom en Iran, sa ville d'origine. »

Le vieillard, apparemment un étranger de confession chiite, n'est pas insensible à l'argument.

« L'imam me recommande auprès d'un de ses amis, professeur dans ladite université. Mes parents, honorés par cette opportunité, se sacrifient financièrement pour que je puisse partir à l'étranger. Bénis soient-ils !

« Par conviction, je me mêle à des élèves activistes qui m'orientent vers une école plus stricte dans les

montagnes, une madrasa située à la frontière avec l'Afghanistan. »

Le vieillard n'a pas l'air en forme, il a dû tenir la planque bien trop longtemps. L'endroit est trop humide, trop froid et il se meurt ; les propos de Khalid semblent lui redonner des forces.

« La discipline et la rigueur, c'est vraiment ce qu'il me fallait. L'Islam donne un sens à ma vie. A mon retour pendant les vacances scolaires, j'assiste en direct à la télévision à la victoire du 11 septembre. Je comprends aussitôt que cette bataille marque le début d'une guerre ouverte contre l'Occident, que rien ne sera plus comme avant. Je m'empresse de regagner le Moyen-Orient et me porte immédiatement volontaire au sein du groupe d'activistes pour rejoindre un camp d'entraînement près de Zaranj. Le 7 octobre 2001, je fais mes premières armes auprès des Talibans. C'est un honneur...

« S'ensuit une courte période d'errements. La foi dicte le moindre de mes mouvements et me sauve à plusieurs reprises d'une mort certaine. Peu après, je suis présent lors du siège de Qali Jangi, la garnison près de Mazâr-e Sharîf. J'assiste aux assauts des moudjahidins, des pillards sans scrupules, et aux bourdes de leurs alliés croisés. C'est un carnage mais je m'en sors par la volonté d'Allah le Miséricordieux.

« On m'aide à revenir en France et on finance mon existence. Officieusement, je deviens une cellule dormante en attente de missives.

« Monsieur, je respecte mes aïeux. J'ai l'air jeune mais croyez-moi, j'ai de l'expérience. Les infidèles ont rompu le pacte auquel le Coran fait allusion et je ne le sais que trop. Nos frères souffrent, les terres de l'Islam ont été souillées par des occupations impies, des siècles de colonisation insidieuse, des régimes totalitaires à la tête desquels ils placent leurs hommes de paille pour nous occidentaliser et saccager nos ressources... »

Malgré la panique ressentie plus tôt à l'égard de ce qu'il avait interprété comme une volte-face, le vieillard retrouve une paix intérieure toute relative, compte tenu du mal qui le ronge. Il se tourne vers le jeune homme et proclame :

« La récompense, pour ceux qui font la guerre contre Allah et Son Messager, et qui s'efforcent de semer la corruption sur la terre, c'est qu'ils soient tués, ou crucifiés ; ou que soient coupées leur main et leur jambe opposées ; ou qu'ils soient bannis. Ce sera pour eux l'ignominie ici-bas ; et dans l'au-delà, il y aura pour eux un grand châtiment... »

Khalid comprend que le moment est venu :

« Quelle est la mission que je dois accomplir ? »

Le vieillard, gagné d'un rire nerveux entrecoupé de spasmes, récite alors le cinquième verset de l'*At-Tawbah*, celui-là même qui introduit la notion de Djihad :

« Après que les mois sacrés expirent, tuez les associateurs où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade... »

Désignant alors un sac à dos près de la porte :

« Il y a un téléphone portable dans ce sac. Va t'en. Nous te tiendrons informé de la cible en temps et en heure. Qu'Allah guide tes pas, tu entreras d'ici peu dans Son Royaume en Martyr ! »

Khalid enfle rapidement les sangles du sac, qu'il harnache solidement comme s'ils ne devaient faire plus qu'un pour l'éternité. Il quitte le vieillard sans un mot ni regard, récitant l'*Al-Fatiha* plusieurs fois dans sa tête. Il sait qu'il ne le reverra pas.

Le soldat en mission, le djihadiste qu'il est devenu, referme la porte blindée derrière lui. Il arpente de nouveau, anxieux, les couloirs de la cave, insulte le toxicomane qu'il avait pris en pitié à l'allée et émerge des dédales puants.

Le voilà à Gennevilliers, en plein milieu de la cité du Luth, son ancien quartier, celui de sa vie antérieure... Il parcourt rapidement les barres d'immeubles du regard et la nostalgie l'envahit, celle d'une époque lointaine où les filles ne portaient pas le hidjab ; où les HLM fraîchement construites ne portaient pas en elles les stigmates de la détresse sociale qui n'allait pas tarder à les scarifier. Les paraboles étaient textuelles ; elles ne garnissaient pas les fenêtres, toutes orientées en direction de la nouvelle Mecque, des satellites occidentaux relayant les discours radicaux, exacerbant la haine, distillant la peur, poussant au repli communautaire... Un repli communautaire que l'on ressentait déjà à travers la ghettoïsation, le parage.

« Comment osent-ils nous parler d'intégration sans nous en donner les moyens ? »

C'est fou comme un dernier sursaut critique peut survenir quand on se sait vivre ses derniers instants. Quelque chose vibre dans le sac. Surpris, Khalid se jette à terre. Puis il se souvient du portable dans une des poches, en position vibreur. Quelqu'un l'appelle. Il l'empoigne et décroche.

« Saint-Denis, rue de la République... »

Ces quelques mots rapidement énoncés avec un accent apparemment pas du coin, puis un cliquetis et des bips stridents et froids.

Un frisson traverse le corps de Khalid. Cette fois-ci, tout est programmé : la mission, la cible, le compte à rebours... Il est le missile à tête chercheuse qui vient de quitter le pas de tir, plus rien ne peut l'arrêter, ne lui reste qu'à décider de la trajectoire. Ce sera celle du bus 178, évidemment, comme si le choix était permis...

C'est l'heure de pointe et le bus est noir de monde. Khalid se faufile au milieu de tous ces gens qui, en fin de compte, lui ressemblent. Leur histoire n'est pas si différente de la sienne, à deux ou trois détails près, et dans quelques instants, ils deviendront des martyrs tout autant que lui.

« Les commanditaires auraient pu m'envoyer à l'Elysée, j'y serais allé volontiers ! Pourquoi faut-il toujours que ce soient les petites gens qui paient ? »

Ecartelé entre réminiscences critiques liées à son éducation française et automatismes intellectuels acquis dans les madrasas, Khalid se retrouve en plein milieu d'un bombardement de paradoxes. Il se réfugie dans la prière pour dissiper ses doutes.

« Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Par le ciel aux constellations ! et par le jour promis ! et par le témoin et ce dont on témoigne ! Périront les gens de l'*Ukhoud* par le feu plein de combustible cependant qu'ils étaient assis tout autour ; ils furent ainsi témoins de ce qu'ils avaient fait aux croyants, à qui ils ne leur reprochaient que d'avoir cru en Allah, le Puissant, le Digne de louange, Auquel appartient la royauté des cieux et de la terre. Allah est témoin de toute chose. »

Frénétiquement, il balance la tête d'avant en arrière, puis dans le sens inverse. Perdu dans ses luttes internes, dans l'incohérence des états poreux de sa pensée, il ne voit pas les usagers le fixer du regard. Lorsqu'il s'en aperçoit, il s'empresse de changer d'attitude pour ne pas éveiller les soupçons. Mais le voilà déjà à la station RER de Saint-Denis. Il descend du bus, emporté par le flot humain. Il marche à présent en direction de la cible. Il ne prendra pas le tramway. Et durant ce sursis qu'il s'accorde, laissant vagabonder son regard sur les affiches des élections à venir, voilà qu'il se remet à penser à l'Iran, à l'Afghanistan... qu'il revoit ces foules s'arrachant les photos des mollahs et de Ben Laden dans les souks alors que l'Islam interdit toute représentation pour éviter l'idolâtrie.

« Devant nulle icône tu te prosternerai. Allah n'en a pas. Ces meneurs de troupes ne sont que des usurpateurs, des manipulateurs ! Ils utilisent le Coran pour étancher leur soif de pouvoir, pour arriver à leurs fins. Maudits soient-ils ! »

Une masse compacte stagne sur la voie piétonne et commerçante de la rue de la République. C'est la période des fêtes et, après le boulot, tout le monde se rue pour acheter des cadeaux. Khalid traverse la foule des inconnus en empoignant les sangles de son sac, à l'affût du moindre signe. Les gens le bousculent, il les bouscule. La politesse n'est pas de rigueur dans ce magma de vie que le chaos d'une explosion pourrait embraser. Khalid imagine la foule hystérique, les faibles piétinés. Il ne défend à présent aucun discours, il œuvre pour ses idéaux.

La sonnerie du portable l'interrompt :

« Prends le métro, ligne 13 de la Basilique jusqu'à Clémenceau, puis ligne 1 jusqu'à la Défense... »

La même voix étrangère et froide que lors de l'appel précédent. Le jeune homme hésite, il ne sait plus s'il doit suivre les ordres ou s'enfuir en courant. Mais il ne peut plus reculer, son entourage essuierait les conséquences de son désaveu. Il s'exécute donc.

« Et tuez-les, où que vous les rencontriez ; et chassez-les d'où ils vous ont chassés : l'association est plus grave que le meurtre. Mais ne les combattez pas près de la Mosquée sacrée avant qu'ils ne vous y aient combattus. S'ils vous y combattent, tuez-les donc. Telle est la rétribution des mécréants. S'ils cessent, Allah est, certes, Pardon et Miséricorde. Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'association et que la religion soit entière à Allah Seul... »

Khalid récite quelques versets extraits d'*Al-Baqarah*, la deuxième Sourate, pour se donner du courage, éliminer le doute, mais ça n'y change pas grand-chose. Il a froid et transpire à grosses gouttes, un mal de crâne terrible le pénètre.

« Allah, pourquoi permets-tu le doute en moi ? Dans tes préceptes rapportés par Mohamad, il est clair que Toi seul choisis les martyrs... Pourquoi tant d'intermédiaires entre Toi et moi, Allah, le Tout Puissant, le Très Miséricordieux ? Personne ne meurt que par Ta volonté et au moment prédéterminé. Pourquoi déléguer ce rôle à des conspirateurs qui convoitent en ton nom les richesses de ce bas monde ? »

Les rames du métro sont bondées, des centaines de destins différents s'unissent pendant quelques instants pour ne former qu'une seule âme gigantesque lancée à cent à l'heure entre deux arrêts.

« Un homme n'est rien sans ses racines. On a longtemps voulu me faire croire que mes ancêtres étaient gaulois... C'est ça l'intégration ? Le mensonge, la colonisation intra-muros ? Le sens de la laïcité à l'école a été détourné. À la base, le jeudi était un jour libre réservé à l'éducation religieuse... Qui sont les missionnaires ? Qui fait du prosélytisme ? De quel côté sont les signes ostentatoires ? Qui veut convertir qui ? Un homme n'est rien sans histoire, sans continuité... Où croyaient-ils que j'allais trouver mes repères ? Mes parents humiliés ? Le Gangsta Rap ? L'intégration, c'est des conneries, le pacte avec les immigrants était caduc dès le départ : ils avaient besoin de main d'œuvre, pas de nouveaux dévots. La contrepartie que proposait ce contrat n'était absolument pas à la hauteur du sacrifice implicitement requis. »

La fièvre emporte Khalid sur des chemins qu'il n'a jamais arpentés. Sa réflexion se nourrit des limons qui sédimentaient pourtant dans sa tête depuis toujours, inspirés par ses deux cultures et occultés par les discours des manipulateurs – de quelque bord qu'ils soient.

Le voilà qui avance, hagard, dans les méandres du centre commercial des Quatre Temps. La foule est compacte, les pas pressés. Khalid, lui, est à la traîne. Le plan vigipirate est en phase orange depuis la semaine précédente – la faute aux attentats de l'ambassade de France au Caire. Deux militaires ont remarqué l'anxiété du jeune homme et se dirigent vers lui :

« Bonjour, Monsieur. Vos papiers, s'il vous plaît... »

Khalid ne répond pas. Il grelotte, livide, perdu dans des délires de réformes et de schismes religieux,

de discours de rupture... Le militaire répète sa phrase, insistant :

« C'est un contrôle de routine, Monsieur. Je peux jeter un coup d'œil au contenu de votre sac, s'il vous plaît ? »

Le portable du jeune homme se met soudain à sonner. Cela suffit à extirper Khalid de ses songes. Il remarque les militaires et ne répond pas ; lève les mains en l'air, serrant fermement le cellulaire dans sa paume. Le second militaire pointe son fusil mitrailleur dans sa direction, l'invitant vivement à lâcher son portable. Pris d'une forte toux, Khalid met un genou à terre. Il vomit du sang. Le premier militaire l'appréhende pendant que le second crée un périmètre de sécurité en repoussant une foule qui ne demande pas son reste.

« Il n'y a rien dans son sac... Appelle Police Secours, Maurice. », balbutie le premier soldat, qui semble éprouver de sérieuses difficultés à maîtriser le récalcitrant – en réalité secoué de violents spasmes.

L'hystérie des badauds reste contenue. Pas de mouvement de panique à signaler : il y a même des passants pour s'agglutiner autour de la scène et s'en délecter.

« Incident sous contrôle ! Vous êtes priés de circuler... » ordonnent les militaires, rapidement rejoints par deux ambulanciers.

« Ô, vous qui croyez ! Répondez à Allah et au Messenger lorsqu'il vous appelle à ce qui vous donne la vie, et sachez qu'Allah s'interpose entre l'homme et son cœur, et que c'est vers Lui que vous serez rassemblés. Et craignez une calamité qui n'affligera pas exclusivement les injustes d'entre vous. Et sachez qu'Allah est dur en punition. »

(Coran, *Al-Anfal* 8 ; 24, 35)

*

*

*

Je m'adresse aux miraculés de l'horrible pandémie qui s'en est suivi. Voilà l'histoire probable d'un des huit kamikazes ayant incubé à leur insu le virus hybride de la grippe aviaire avant d'arpenter, plusieurs heures durant, les couloirs du métropolitain parisien, exposant ainsi la population à un mal incurable et foudroyant, extrêmement contagieux...

Je m'adresse aux chanceux et aux maudits qui ont surmonté l'épreuve et se calfeutrent chez eux jusqu'à ce que cesse l'horrible ballet de ces corps que l'on mène par centaines aux incinérateurs, l'enfer sur l'Eden... Que nos millions de morts connaissent la paix et qu'il en soit de même pour nos survivants.

Gibier de potence

Sylviane Kérivel

C'est contre quelques deniers que ses parents l'avaient promise au seigneur du domaine. Elle ne leur en garda nulle rancune. Pourtant...

La misère noire qui régnait alors l'avait aidée à comprendre leur geste. Elle ne mourait plus de faim, ne se tuait plus au travail et les atours dont on la parait adoucissaient ses jours. Mais le caractère de son maître lui fit bientôt regretter son sort d'avant, car l'enfant requis ne venait pas, et il se mit à la violenter de plus en plus souvent.

Dans un sursaut de conscience, une nuit où il achevait sa besogne dans un râle, elle saisit le pot en étain gisant sur le sol et le frappa à la tête avec une force désespérée, presque inhumaine. Alors que l'aube blanchissait derrière les tourelles du château, enroulée à la hâte dans sa cape, elle s'enfuit. Elle courut, affolée, suivant la rivière, traversa un champ de seigle et finit par s'enfoncer sous le couvert des bois, espérant y trouver un refuge.

Elle percevait au loin le galop d'une troupe qui la cherchait. Les hurlements de la meute se rapprochaient. Soudain, le fer d'une lance la cloua au sol en mordant brutalement sa chair vive. Ses poursuivants la laissèrent pour morte. Elle l'était. Elle le crut. Jusqu'à ce qu'elle se sente soulevée, emportée.

Elle retrouva ses esprits dans l'odeur âcre des décoctions. Les emplâtres et les cataplasmes apaisaient la douleur. La blessure s'endormait. À la douceur des gestes elle pensa femme mais à la force qui la soignait elle sentit homme. Quand il se pencha sur elle, c'était presque une bête et pourtant, elle s'abandonna, confiante et libre.



De l'utilité de l'art

De l'utilité de l'art

Les Collectionneurs

Ensaladilla Jones

J'écris ce texte avec le sax dépenaillé d'Albert Ayler dans les oreilles. Je l'écoute pour la première fois : un concert de septembre 1964, miraculeusement structuré malgré ses accents free jazz bien marqués, tout le long duquel le saxophoniste et ses comparses – dont le trompettiste Don Cherry, un autre énergumène – jouent à se tirer la bourre. Une expérience étonnante, certes déstabilisante, quoique indéniablement intense. J'aimerais que cette musique accompagne en permanence mes faits et gestes du quotidien. Non, en réalité, je souhaiterais qu'un fond musical me précède et me suive, qu'il ne me quitte jamais, et s'il pouvait en plus s'adapter à mes états d'âme, je serais probablement le plus heureux des hommes.

J'évoquais justement cette idée avec un autre collectionneur. Comme souvent en fin de soirée, nous devinions de notre amour de la musique.

Mon idée le fit sourire :

« Oui, c'est un point de vue... Mais moi, je pense que si tu avais sans arrêt de la musique dans les oreilles, t'aurais juste envie que ça s'arrête. »

Ça, je ne le discutais pas. Je compris qu'il me cherchait des poux et reformulai :

« Je crois, comme Zappa le dit dans *Joe's Garage*, qu'il n'y a rien de mieux que la musique. Elle dépasse tout. Elle symbolise à mes yeux la victoire de la beauté inutile sur les contingences de cette putain de vie.

– N'importe quoi. »

Il me coupait le sifflet. J'avais toujours cru qu'on collectionnait les disques pour l'amour de la musique. Il me semblait que n'importe quel album de Jimi, Zorn ou Wyatt, pour ne citer qu'eux, correspondait à une quête spirituelle, forcément personnelle, logiquement intérieure. La sérénité que j'éprouvais à me couler dans un morceau précis ne ressemblait en rien à celle que je pouvais atteindre à la suite de n'importe quelle performance physique – physiologique, sportive, sexuelle... Apparemment, nous n'étions pas d'accord sur ce point.

« Regarde autour de toi. »

Assis dans un des deux fauteuils miteux que le gus avait récupérés chez Emmaüs ou dans je ne sais quelle déchetterie avant de les rembourrer de mousse bon marché, je m'intéressai de près aux piles de CD qui s'érigaient de ci de là dans la pièce exiguë qui lui tenait lieu de salon. J'essayai de me rappeler le classement mais il aurait fallu que je me lève et, franchement, après deux bouteilles de Pic Saint Loup, autant rester assis.

« Tu vois cette pile ? » demanda-t-il en me désignant celle juchée à ma gauche.

« C'est la pile de celles qui ont compté. »

Mon silence lui parut loquace.

« Je parle des gonzesses. Les filles qui ont traversé ma vie. »

Il se saisit du premier CD – *Astral Weeks* de Van Morrison :

« Tu vois, je me souviens parfaitement du jour où je l'ai acheté, celui-là. C'était dans un magasin d'occase, à Londres. Une jolie fille m'a vu le prendre et m'a supplié de le lui laisser. Son anglais était

à peu près aussi approximatif que le mien. Elle était française, elle aussi. De fil en aiguille, on est sortis ensemble. Six bons mois à faire des galipettes en écoutant *Astral Weeks*. Cet autre, là... »

Il attrapa le suivant, *Beginnings*, du Allman Brothers Band, et lâcha un soupir.

« Dedans, il y a un titre, *Whipping Post*, un pur chef-d'œuvre comme tu sais... Crois-le ou non, c'était devenu notre chanson, à Carla et moi. Je t'ai jamais parlé de Carla ?

– On a jamais vraiment causé filles, toi et moi, alors Carla ou une autre...

– Ça remonte à l'époque où je faisais les vendanges dans le sud. Je quittais les vignes un peu après midi, fourbu comme t'imagines pas, et je m'offrais une halte dans le café du village. Là, il y avait une fille du coin. Une fille et un juke-box. Au bout d'une semaine à siroter nos bières chacun de notre côté, j'ai décidé de tenter quelque chose. Et j'ai mis *Whipping Post* dans le juke-box.

– Dis donc, sympa le bar paumé. Les Allman Brothers dans un bar de campagne, c'est pas tous les jours.

– Le patron avait gardé les cheveux longs. Pas pour rien, j'imagine. Toujours est-il que la fille est pratiquement entrée en transe. Elle s'est mise à danser comme une dingue ! J'avais l'impression d'avoir Janis Joplin sous les yeux. On a dansé ensemble le temps des vendanges. Mon seul regret, c'est de ne pas l'avoir suivie. Tu comprends, les vendanges devaient lui payer un voyage d'études, je sais plus vraiment où. »

Il leva des yeux nostalgiques. Nul doute qu'il revoyait ce visage du passé aussi distinctement que le blanc cassé poussiéreux du plafond.

Me prenant au jeu, j'exhumai *Electric Ladyland*.

« Raconte-moi celle-ci. »

Nouveau soupir. Plus mélancolique.

« La bande sonore de mon premier amour. On a tout découvert ensemble. À en juger par la puissance évocatrice de ce bijou, on peut légitimement supposer qu'il n'y a pas de hasard. Un soir qu'on devait se retrouver chez moi – mes parents étaient sortis – elle est arrivée au moment du crescendo de *Voodoo Chile*. On s'est embrassés et, forcément, on a roulé un gros pétard. Comme la plupart des ados, on aimait bien taquiner la petite fumée. L'effet aidant, on a fini en sous-vêtements. Sur 1983, on s'est envoyés en l'air comme les puceaux qu'on était : avec enthousiasme et maladresse.

– C'était ta première fois ?

– Oui, M'sieur. Et c'est devenu un rituel. Chaque fois que l'un de nous avait envie de faire l'amour, il plaçait ce putain de chouette disque sur la platine CD. L'autre pigeait instantanément...

– Tu vas pas me pleurer dans les bras ? »

Il me jeta un coussin sur le nez. Il affectait d'en rire mais je devinai des larmes naissantes au coin de ses paupières.

Je m'efforçai de le distraire en m'intéressant aux autres piles :

« Et le reste, là, c'est quoi ? T'as pas pu avoir autant de filles, quand même. »

Il pouffa, l'air moqueur, chercha une bouteille de bière encore pleine, se servit un verre d'eau à défaut.

« Le reste, comme tu dis, c'est pas pareil. »

Il se tut. Je ne saisisais pas. Peut-être souhaitait-il préserver un fond de mystère. Après tout, je ne le connaissais qu'à travers notre passion commune. Qui sait si quelque douloureux secret – un décès, une rupture violente – ne le torturait pas en ce même instant.

« Excuse-moi, je ne voulais pas être indiscret. »

Son rire éclata comme un coup de tonnerre et dura longtemps, si longtemps que je crus à nouveau qu'il pleurait. Il bredouilla enfin, entre deux hoquets :

« Les autres piles, c'est les coups d'un soir, mon ami. Rien de plus. »



Découvert sur Internet où il sévit plus particulièrement sur la Zone, un site littéraire libre, Lapinchien publie des textes abracadabrants et inventifs depuis bientôt neuf ans. De son vrai nom Patrick Gomez-Ruiz, ce trentenaire trop à l'étroit dans la vraie vie, s'exprime d'une voix exubérante, sans inhibitions, piquée d'un humour féroce et d'un incroyable sens de la répartie qui le situent parmi les e-writers les plus pittoresques et décalés du web.

Comment un tel auteur peut-il exister parallèlement au monde traditionnel du livre et de l'édition ? Lapinchien fait partie de ces nouvelles plumes qui se satisfont de la toile pour diffuser leurs textes. Il cristallise une tendance actuelle, quoique déroutante aux yeux de ceux qui lisent exclusivement de la littérature *sur support papier* : un talent évident de conteur, une imagination débordante, un refus de tout formatage, voire de forme, le tout imprégné d'un intérêt certain pour la science et les nouvelles technologies.

D'emblée, le style de Lapinchien se caractérise par sa densité peu conventionnelle, un goût avéré pour la provocation gratuite et une perpétuelle remise en question du monde comme de lui-même. On retrouve ces dynamiques dans ses textes littéraires comme dans ses interventions et commentaires périphériques. Ce produit croisé de Chuck Palahniuk, Philip K. Dick et Irvine Welsh récuse toute prétention aux « belles lettres ».

Pour ce numéro, Lapinchien nous a fourni quatre textes : *Pogo Crush*, abrupt et punk, relate une scène de concert du point de vue endogène et s'inscrit dans un registre à la fois absurde et outrancier, poussant la caricature à ses extrêmes. *Et si la nature n'était pas communiste bordel ?* reflète un humour décalé, fantaisiste, proche de la satire. *Mediums 1*, première partie d'une histoire en trois volets – voir notre rubrique *Copinage* pour trouver les suivants sur le web – développe une intrigue plus classique, où s'entremêlent science-fiction et fantastique contemporain. Enfin, *Al Shahid*, que nous publions dans la rubrique *Aujourd'hui*, décrit les états d'âme psychologiques d'un terroriste kamikaze.

■ Bien que rétif à l'exercice de l'interview, Lapinchien a toutefois accepté de répondre à nos questions.

Ce qui frappe avant tout, dans votre façon d'écrire, c'est votre style peu commun.

Je ne suis pas un adepte du travail de ciseleur artisanal. Je ne vais pas chercher le mot juste – sauf s'il est technique ou s'il se situe dans le jargon du narrateur pour faire un minimum dans l'immersif et par souci de crédibilité. Je suis une grosse brute. J'écris au marteau-piqueur. Jamais je ne passerai une semaine à construire la phrase qui sonne juste pour l'amour du beau. Il y a une raison à cela. Pour moi, ce qui compte, c'est la structure générale et surtout les idées. Les idées mal écrites, c'est ça mon truc.

À la lecture de vos textes, il semblerait que la science, théorique ou appliquée, constitue une importante source d'inspiration.

La science, c'est ma culture, mon terreau. On m'a gavé comme une oie d'élevage de la maternelle à ma dernière année en école d'ingénieur. Je recrache mon catéchisme parce que je ne connais que ça. Mais en réalité, je ne parle pas de science. Je hais la science et ses desseins. Pour moi, elle constitue une sorte d'hystérie institutionnalisée. Plus on en sait, moins on a de certitudes.

Ce rejet de la science paraît suspect, difficile à croire.

Grâce à elle, je me suis inventé une foi. La science est une religion comme il y en a tant d'autres. Elle a ses saints et ses prières, ses dogmes et son clergé, ses miracles et ses mollahs. J'aime à croire que tout est croyance, que je mène une lutte contre l'altérité.

Est-ce ainsi que vous définissez votre démarche littéraire ?

Mes textes ne sont qu'un prétexte pour formaliser ce qui m'obsède. Je suis en quête de sens.

Cette « quête de sens » dont vous parlez est-elle l'aiguillon qui vous pousse à écrire ? Avez-vous d'autres moteurs, d'autres motivations ?

Écrire, c'est cristalliser du faux. Une idée n'est belle que dans la confrontation. Linéarisée, elle est vulnérable. On peut faire dire tout ce qu'on veut aux textes des morts. Les auteurs qui pensent survivre au travers de leurs écrits n'ont rien compris. Sinon, l'état dépressif est intéressant pour créer. La déprime pousse au repli sur soi, et le repli mène à l'introspection. Tout se transforme, rien ne se perd. Dans toute destruction, il y a un renouveau. S'il peut être littéraire, pourquoi pas ?

Vous publiez depuis toujours vos textes sur Internet. N'êtes-vous pas tenté par l'édition traditionnelle ?

Je n'ai jamais sérieusement pensé à être publié. Je ne suis pas de ceux qui déboisent l'Amazonie pour imprimer trois mégatonnes de conneries et pilonner les maisons d'édition. De toute façon, le monde de l'édition est bouché, saturé, et je ne pense tout simplement pas entrer dans les cases. Je poursuis mon petit bonhomme de chemin en publiant mes textes sur la Zone, parce que, après tout, l'écriture est avant tout une démarche égoïste et je me fiche d'être lu ou pas. Les lecteurs ne sont que des ions spectateurs. Non, en fait, j'aime bien les lecteurs. J'aimerais en avoir plein pour entrer dans leur tête et leur déviller le cortex.

On reconnaît bien là votre versatilité. Parlez-nous de la Zone.

C'est une sorte de secte millénariste qui aurait « bugué » à l'an 2000, une esoreuse mentale bourrée de TNT et de clous branchée en circuit fermé. Pour reprendre la terminologie Facebook, il s'agit d'un collectif d'auteurs ayant formé le groupe de ceux qui n'appartiennent à aucun groupe. Le site fonctionne comme un trou noir à internautes qui cherchent des trucs bizarres sur les moteurs de recherche. Puis ils découvrent qu'on y poste des textes d'écrivains du dimanche sans gros critères d'édition et ils se disent qu'ils vont enfin mettre à profit toute l'énergie créatrice qu'ils avaient jusqu'alors dépensée inutilement sur leur blog. C'est là qu'ils découvrent que la Zone n'est autre qu'une cellule capitonnée de papier tue-mouches et décident généralement de partir en insultant les zonards, une entité dont ils se sentent exclus, alors qu'en fait, non. Celui qui poste un texte se voit assommé de critiques destructrices. Il n'en sort pas indemne.

Au vu de votre profil Facebook et de vos publications répétées sur la Zone, on se rend bien compte que vous entretenez avec le Net un rapport privilégié.

Internet, c'est une drogue dure. Elle connecte les cerveaux des gens entre eux. Il est difficile de s'en défaire une fois qu'on a plongé. Les fournisseurs d'accès sont des dealers ayant pignon sur rue. Sinon j'aime bien les sites sur les poneys. Le tuning des poneys.

J'ignorais que ça existait.

Dieu fasse que non.



Et si la nature n'était pas communiste bordel ?

Le gros du truc s'est mis en place le jour où mon cul a lancé une OPA inamicale sur mes poumons. Fallait s'y attendre, tous les organes petits porteurs ont vendu massivement et les actions se sont effondrées. Personnellement, j'ai rien vu venir et le rachat a été mené à terme, favorisé par le mouvement de panique. On m'a souvent mis en garde pourtant : « Surveille tes arrières... »

La première mesure que prit le directoire de mon cul fut de démanteler le monopole de sa nouvelle acquisition. Ses motivations étaient obscures alors. Quoi qu'il en soit, le poumon droit fut cédé à mes couilles en échange de 30% de leur capital ainsi que de multiples bons de souscription. C'était une bonne affaire pour mes couilles, qui avaient toujours guetté une occasion de se diversifier, vu le faible rendement que je leur procurais.

C'est là que je me suis réveillé en sueur avec l'horrible sensation que j'allais suffoquer. Mon thorax avait doublé de volume et je parvenais à peine à respirer. Le conseil d'administration de mon cul avait lancé la réactivation de multiples cellules souches pendant mon sommeil, et des centaines de lobes pulmonaires supplémentaires étaient apparus sur le poumon gauche. L'oxygène, fixé à profusion sur les globules rouges, ne valait plus grand-chose, aussi l'influence du poumon de mes couilles était-elle devenue mineure. Bien sûr, mes couilles décidèrent à leur tour de lancer la production de lobes à partir de cellules souches pour compenser le déséquilibre. Mais mon cul, qui détenait la minorité de blocage de mes burnes, s'opposa à chaque nouvelle tentative. Asphyxiées et au bord de la faillite, mes couilles furent absorbées, après de brèves et vaines négociations, par le conglomerat de mon cul, et ce pour un montant dérisoire.

Le jour d'après, j'ai constaté avec horreur que mon cul avait délocalisé ma verge sur mon front et mes burnes au bout de mes oreilles. C'est que mon cul a des rêves de noblesse. Il ne veut plus fréquenter les petites gens. Tous les organes un tantinet vulgaires sont expédiés le plus loin possible du siège social.

Depuis, je porte la cagoule.



Pogo crush

Je suis au milieu d'une foule de connards... Ils puent la pisse. Y en a un qui gerbe sur un autre, au fond. Ça déclenche une bagarre. J'aimerais y participer mais ça se passe trop loin, à contre-courant dans la foule, alors l'envie s'en va. Ça me démange, pourtant. J'ai besoin de casser de la gueule ce soir...

Voilà que j'me déporte au beau milieu de la salle. Y a des crêtes d'Iroquois où que je tourne la tête : on se croirait dans une saloperie de basse-cour – ça sent la fange tout pareil. J'arrive même pas à voir mes grolles tellement on est serrés. Heureusement, c'est des Rangers. Je crois bien qu'le sol est recouvert de tessons de bouteilles et d'une purée de vomi, ou de chiasse – je sais pas trop... p'têt' les deux.

J'entraperçois la scène. Y a ce connard de Sid Vicious à la basse. Enculé d'Anglais de merde. Un mec vient de lui balancer une Budweiser en plein dans sa gueule de rosbif de mes couilles. Elle lui éclate l'arcade sourcilière et manque de l'éborgner. Il en a rien à foutre et continue de jouer. Il pisse grave le sang pourtant.

J'me faufile à grands coups de coude. On tente de me les rendre mais tout est trop confus, d'autres morflent à ma place. Rotten gueule comme une crécelle... J crois qu'il chante *God save the Queen*. C'est vrai qu'on est dans un putain de concert... C'est accessoire tout ça. De toute façon, j'entends que dalle : j'ai mal aux tympans.

Soudain, un type me pète presque le genou en plongeant du cul alors qu'on le bouscule. Je lui fous deux trois coups de pied dans les dents pendant qu'il est encore à terre, pour marquer le coup. La prochaine fois, il fera gaffe, l'enculé...

Vicious vient d'éclater sa basse sur le crâne d'un pauvre connard du premier rang. Il est rancunier, le bougre ! Ça commence à sauter de partout. Tout le monde est torché à la mauvaise bibine. Tant mieux. C'est celle qui fait dégueuler plus fort et plus loin...

« Waaaaaaaaa, faut oublier ta vie ! T'es là pour te défouler, vieille pute... ça va pogoter dur ! »

Je sautille sur mes deux pieds comme un con de cabri manchot. Je décoche un coup de boule à un morveux qui croise mon chemin. Ça lui enfonce le pif jusqu'à la trachée. Il hurle comme une merde. Je me casse après lui avoir broyé les côtes... Il est trop bruyant, ce con.

Je fais tournoyer mes poings garnis de quinquallerie. J'espère énucléer quelques connards dans l'assemblée, mais ils ont tous des tronches molles de lopettes. Ça leur fait que des éraflures superficielles.

« Gaaaaasppppp ! »

Une saloperie de gros porc vient de me foutre un coup de bide. Je suis projeté au sol. Des bouts de tessons s'incrument dans mon dos.

« Waaaaaaa, c'est trop bon ! »

S'il savait à quel point ça me fait plaisir... J'ai la rage, c'est monstrueux ! Ça me donne une putain de gaule.

Je me relève avant d'être piétiné et je fonce dans le tas de graisse qui déborde de son treillis pourri. J'y saute dessus à pieds joints. « Je vais te faire tâter de la semelle, grosse merde ! »

Je crois que je viens de lui exploser un ou deux organes mais j'suis pas sûr. Il ondule comme un bon-homme en jelly et s'affaisse sur son gros cul. Est-ce qu'il s'est chié dessus ? J'ai vraiment trop de considération pour ce pauvre type. En même temps, j'm'en fous. C'est pas ma pute, j'vais pas passer la nuit avec. Qu'il aille se faire mettre. La foule l'emporte. J'en ai fait une proie facile pour les gringalets qui profitent de l'affaiblissement momentané du gras double pour le rouer de coups. Rien à battre.

Je fais un plongeon en arrière à l'aveuglette et en écartant les bras. Ça pue la sueur, ça chlingue l'aisselle pourrie, comme dans un gymnase miteux.

Putain... Ma tête cogne contre le mur. Ça fait un bruit pas possible. J'ai l'impression de sentir le goût de mon cerveau dans la bouche. Une petite chienne vient d'amortir ma chute. Elle s'est retrouvée sous mon cul. Comme je l'asphyxie, la conne me griffe l'épaule. Je me relève et lui fais face. Elle a une gueule trop parfaite, trop lisse. Elle est jeune, sa tronche est recouverte d'un maquillage de pouffe – cela dit, je lui décapsulerais volontiers l'hymen avec les dents.

« J'vais te donner une leçon de vie, cocotte ! »

Elle me regarde avec des yeux ronds, apeurée. Putain, mais qu'est-ce qu'une petite bitch comme elle vient foutre à un concert des Sex Pistols ?

« Ces mecs sur la scène sont censés dénoncer l'exploitation de la jeunesse par les record companies, Barbie ! Tu crois que punk, c'est une mode ou quoi ? Punk, c'est la négation de tout ce que t'es, vache à lait consentante, lobotomisée volontaire de mes couilles ! »

Elle me fait un bras d'honneur – je crois que le bruit de la salle couvre mes paroles, de toute façon. Le langage des signes est tout indiqué. S'en suit un cri aigu. J viens de lui arracher une de ses boucles d'oreilles en tirant dessus. Un bout de son lobe s'est barré avec... Son t-shirt rose clouté, flanqué d'un improbable emblème anarchiste se couvre d'hémoglobine.

La pute hurle, me flanque un grand coup de pied dans les burnes et se jette sur ma gueule les incisives en avant. Elle mord dur, la salope ! Elle vient à peine de se retirer qu'une douleur intense me tétanise. Je tâte la plaie : j'ai un trou à la place de la joue.

Je vois la conne recracher un bout de viande ensanglantée. Comme par réflexe, je lui largue un coup de poing dans sa p'tite gueule de vierge. Elle tombe sur les genoux et vomit une flopée de dents.

« Waaaa, putain, j'arrive à faire sortir ma langue alors que j'ai la bouche fermée ! »

Sur le *front stage*, Vicious finit de se taillader l'avant-bras avec une lame de rasoir. Il lèche le sang et le postillonne dans la foule en furie. Tout le monde devient hystérique et ça pogote de plus belle. On se croirait au beau milieu d'un tremblement de terre.

« Putain, faut que j' me réfugie dans les chiottes avant que la marée humaine me compresse contre le mur ! »

Je relève l'autre conne et tente de l'emporter avec moi. Elle est inconsciente et je la serre de toutes mes forces contre ma poitrine pour la protéger. Trop tard... D'autres merdeux se sont déjà barricadés dans les toilettes.

Une lame de fond difforme de crêtes, de cuirs cloutés, de chaînes et de sales gueules, nous happe alors soudain. Je roule, je prends des coups, j'ai l'impression que tous mes os éclatent en même temps. Je roule et roule encore...

Quand ça se calme, j'y vois plus rien. Ma tête a heurté le mur une fois de plus et je me suis à moitié scalpé en glissant. Mon cuir chevelu est étalé sur plusieurs mètres, complètement raboté contre la paroi. J'ai une fracture ouverte à chaque jambe. Ca me fait horriblement mal.

« Je crois qu'on est sous une avalanche humaine, petite conne », que je lance à l'inconnue dès qu'elle reprend conscience et que ses yeux interrogateurs plongent dans les miens.

Elle voit mes deux fémurs ensanglantés émerger de mon jeans déchiré. Sur le point de défaillir, elle se reprend au moment où la poussée du mur de chair s'intensifie et nous pousse inexorablement l'un contre l'autre. Mes deux bras s'appuient contre la paroi et forment une sorte de bulle autour de l'autre conne, qui se met à paniquer et à foutre des coups dans tous les sens. Comme je ne trouve rien d'autre pour la calmer, j'embroche une de ses cuisses avec mon fémur, d'un mouvement sec. Elle gueule sa race mais cesse de paniquer. Elle me regarde droit dans les yeux. J'y lis de la résignation alors que je ne peux plus rien faire.

Voilà que j'tremble, que je chancelle. Je lâche tout... Mon crâne vient violemment impacter le sien. Mes lèvres se retrouvent collées aux siennes. Mes dents contre ses dents, ma mâchoire s'enfonce dans sa mâchoire et nos langues humides se mélangent. Mon torse écrase ses petits seins et je sens sa cage thoracique se craqueler. Je crois que mes poumons ont explosé comme des ballons de baudruche. J'en ai le souffle coupé.

Les cuisses de la jeune femme se sont écartées et mon bassin commence à broyer le sien. Mon sexe a plus ou moins pénétré son sexe. Ils ne forment plus qu'une mélasse difforme. Mes gencives cèdent, sa mâchoire se déboîte, la mienne est arrachée. Mon nez s'enfonce dans le sien.

Elle sent le parfum bon marché.



Médiums 1

« J'ai toujours eu peur de l'inconnu, de ce qui échappe à mon entendement. C'est pourquoi j'ai tendance à ne pas me diriger vers lui. J'évite, autant que possible, d'explorer au sens le plus large du terme. Chaque nouveauté, concrète ou abstraite, doit trouver sa raison d'être dans mon esprit, s'adapter parfaitement à mes conceptions pour perdre le caractère menaçant et terrifiant que je lui attribue par défaut lorsque je cherche à l'isoler dans ma réalité. Quitte à chambouler tous mes repères et définitions, je dois donner un sens à l'inédit pour aller de l'avant. Je dois y arriver le plus vite possible, si je ne veux pas courir le risque de sombrer dans une profonde crise d'angoisse, comme une attaque qui me terrasserait pendant des heures, si ce n'est des jours entiers... Je ne me contrôle plus, je perds conscience...

« C'est une réaction immunitaire – du moins, c'est comme ça que je le conçois. Je reste prostré, recroquevillé dans mes pensées – mon exutoire – jusqu'à ce que s'agence un équilibre et que ma conscience ait digéré la perturbation, le bruit et ses vortex.

« Vous autres, les bienheureux sains d'esprit – les « nés shuntés », puisque c'est ainsi que j'ai pris l'habitude de vous appeler en mon for intérieur – j'aimerais tant vous envier cette propension naturelle – cette tare, dirais-je si je ne voulais rester poli – à accepter l'inacceptable, classer l'inclassable, tolérer l'intolérable.

« Tout a un sens... un sens précaire, relatif. Soit ! Mais le raisonnement individuel doit être pur, l'apprentissage de la vie ordonné. Je n'admettrais jamais l'existence d'entités qui n'aient pas leur raison d'être... Il y aura toujours cette barrière entre nous. Vous tentez de me guérir ? De me stimuler ? De m'éveiller à votre médiocrité, à votre laxisme ? Vous voulez à tout prix que je vous ressemble et vous souffrez tant de ma différence.

« Séchez vos larmes, maudits parents ! Cachez ce désarroi de façade que vous jouez si faux pour trouver de la compassion dans vos alter egos... Je sais que la pitié vous nourrit, qu'elle vous rend plus forts...

« Ne m'en veuillez pas, mais vos postures ne m'inspirent ni plus ni moins que du dédain. N'essayez plus de communiquer avec moi ! Les choses sont bien telles qu'elles sont. Je suis désolé d'avoir à vous avouer qu'à mon humble avis, vous êtes, en ces lieux, les seuls et uniques handicapés ! »

Je viens de conclure un long discours, dont je ne cerne déjà plus le fond... J'ai oublié ces paroles et ces pensées qui n'étaient pas les miennes, que j'ai juste formalisées, exposées sans m'en imprégner... Les mots ne résonnent plus en moi que comme un lointain écho, un résidu sonore restitué par l'environnement.

Je tiens entre mes pouces les tempes d'un jeune autiste gravement atteint, Arthur Spiegler. Il ne quitte plus son lit depuis des années. Ses parents, désespérés de ne pouvoir communiquer avec lui, de ne pouvoir lui soutirer la moindre émotion, le plus petit indice de reconnaissance, un détail quelconque reflétant la réciprocité de l'amour qu'ils lui portent, ont fait appel à mes services pour interagir avec leur fils.

J'ai ce pouvoir, ce don peu commun : je suis une sorte d'antenne, un émetteur-récepteur d'émotions.

C'est automatique. Il suffit que j'appose mes pouces sur les tempes d'un malade pour qu'il s'exprime à travers moi. Mais je ne garde aucun souvenir de l'opération, comme si, à la fin de chaque expérience, quelque chose m'arrachait au néant qui me happe. Cette sensation effroyable, je ne la souhaiterais pas à mon pire ennemi. Mes paupières s'écarchillent. Entre mes mains, Arthur fixe le plafond, l'air hagard. De sa bouche béante s'échappe un long filet de bave. Tout autour du lit, j'aperçois un auditoire abasourdi.

« Avouez, de grâce, votre supercherie, Monsieur Van Derglück ! »

Mme Spiegler me secoue la manche, elle pleure et répète obstinément la même plainte... Elle a réussi à m'extirper de ma transe. Je le lui avais pourtant formellement interdit. Harris, mon jeune assistant, est chargé de cette tâche : il connaît la procédure à suivre pour ne pas me brusquer.

« Van Derglück ! Imposteur ! Veuillez vider les lieux sur le champ ! »

Monsieur Spiegler, hors de lui, empoigne Harris pour l'empêcher d'intervenir. Qu'ai-je bien pu raconter pour le mettre dans cet état ?

« Si vous dites un mot de plus, je vous fracasse le crâne à grands coups de crosse ! » poursuit-il.

À en juger par son discours, je ne me fais plus d'illusion sur l'hypothétique crédit qu'il pourrait accorder aux propos que je viens de rapporter – même si j'en ignore la teneur. J'imagine que je peux aussi faire une croix sur ma rémunération...

Un horrible mal de crâne m'envahit. Je chancelle et, d'un prompt mouvement de tête, essaie par réflexe d'endiguer la douleur. J'aperçois alors une étrange silhouette au fond de la pièce, celle d'un homme haut et maigre, paré d'un complet blanc, probablement invité pendant mon absence à rejoindre le petit comité. Personne n'a pris la peine de me le présenter avant le début de la séance, aussi sa présence m'intrigue-t-elle. Ce n'est pas un domestique – il y en a deux dans la chambre, à l'affût des ordres de Spiegler, occupés à maintenir Harris à terre, immobilisé.

L'homme longiligne me fixe de son visage vide d'expression en se grattant le menton. Je titube.

Mes paumes se désolidarisent du front du jeune Arthur ; nous sommes tous deux des pantins désarticulés qui basculent en arrière. Je vacille et tombe lourdement sur le plancher. J'émerge quelques minutes plus tard, je pense. Les deux domestiques me traînent sans délicatesse le long de l'interminable escalier de marbre du hall d'entrée – je ressens chacune des marches qui se fichent dans mes côtes. Les coups cessent soudain et je me vois projeté par la porte de service dans le caniveau... Je me relève, le corps tout endolori par le charmant traitement de faveur qu'il vient de subir. Les deux larbins sont sur le pas de porte et serrent les poings, l'air menaçant. Spiegler apparaît et se fraye un passage en les repoussant par les épaules. Il m'empoigne et me soulève :

« Van Derglück ! Je jure devant Dieu de vous éviscérer si jamais vous tentez encore une fois d'approcher mon fils ou ma femme... Je vous ai recruté pour redonner un peu d'espoir à mon épouse déprimée, pas pour l'accabler d'avantage ! Vous auriez pu vous contenter de tenir le même discours que tous les charlatans qui vous ont précédé... Que je ne vous revoie plus ! »

L'enragé me décoche un violent coup de genou dans le bas-ventre. Je m'affale dans un de ces tas d'ordures constituant les uniques ornements des sombres ruelles poissonneuses qui jouxtent les riches hôtels particuliers londoniens aux façades rutilantes. Je ne fais rien pour me défendre ni réclamer mon dû. L'apathie me domine, la dépression et le fatalisme me serrent comme les plaques d'un étau invisible. À cet instant, je ne pense qu'à me reconverter, abandonner une profession de foi, une vocation ingrate qui ne m'a rien apporté de bon depuis que j'ai quitté ma campagne. De toute manière, les derniers éclats de ma renommée viennent de se consumer dans ce fiasco. Spiegler jouit d'une haute influence auprès de mon cercle de mécènes. Demain, je n'aurai plus la moindre

crédibilité à leurs yeux.

Quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, quand vous sombrez et que votre tête affleure à peine à la surface, si une main se tend vers vous, c'est pour vous pousser violemment vers le fond – comme pour s'assurer de l'inéluctabilité de votre noyade. C'est notre animalité qui veut ça. Il faut, pour le bien du groupe, éliminer les plus faibles, les achever au premier signe de vulnérabilité, et ainsi éviter qu'une épidémie sévisse au sein du troupeau et le décime tout entier. C'est un réflexe ancestral.

Une fois sur cent pourtant, une main secourable semble vouloir vous arracher à la voracité des abîmes. Peut-être s'agit-il d'un geste altruiste, purement désintéressé... En réalité, nous coulons tous et, s'il nous arrive de nous agripper aux autres, c'est pour nous en servir comme flotteurs de fortune.

Une voix sépulcrale me secoue :

« Monsieur Van Derglück, votre prestation était époustouflante... Je n'ai jamais eu à faire à une personne aussi douée que vous. »

Il s'agit du mystérieux inconnu aurolé de blanc qui m'observait en silence du fond de la chambre du jeune Arthur... Il m'aide à me relever et époussette ma veste. Harris est à ses côtés et lui prête assistance.

« Comprenez que Monsieur Spiegler n'est pas un mauvais bougre, il n'est tout simplement pas réceptif aux propos de son jeune fils. Il y sera à jamais hermétique, définitivement autiste. »

L'homme semble croire en mon pouvoir ; il est peut-être bien le dernier ici-bas. Je lui réponds entre deux quintes de toux :

« Je n'ai pas le moindre souvenir de ce qui s'est produit pendant ma transe, de ce que j'ai bien pu raconter... Rien de bien enthousiasmant, apparemment... Mais je n'ai rien à me reprocher, je n'étais qu'un haut-parleur, le porte-voix d'Arthur... »

L'inconnu acquiesce tout en me portant par les épaules avec l'aide de Harris jusqu'à la rue principale. Soudain, il m'interrompt, confus, et me tend la main :

« Que je suis malpoli ! Vos talents m'ont tellement fasciné que j'en ai oublié de me présenter. »

L'éclairage public révèle enfin son visage. Il est bien plus jeune que tous les indices perçus jusqu'alors ne me le laissaient présager.

« Jack Silverside. Je représente les intérêts de la Mac Manus Corporation... »

Tout semble soudain plus clair. Cet homme est un collecteur.

Il y a de ça une décennie, j'ai croisé la route de celui qui allait devenir un magnat de la presse, un gourou de la communication, un des occidentaux les plus riches de la planète, Ernest Mac Manus. Il n'était à l'époque qu'un petit bourgeois, un parvenu, mais il ne manquait pas d'ambition. Je venais d'arriver à Londres, repéré par l'Oriflamme, une société secrète chargée de débusquer les jeunes gens « talentueux ». Mac Manus la subventionnait déjà confortablement. Comme il parrainait mon initiation, je lui fus tout naturellement présenté.

J'eus la curieuse sensation, au premier abord, de constituer pour lui bien plus qu'un faire-valoir, un investissement à court terme ; j'eus l'horrible certitude d'être à ses yeux le garant de son avenir. Cela me mit très mal à l'aise. Je me souviens mot pour mot du speech qu'il me tint alors dans le bureau feutré d'un parlementaire, où se déroula notre entrevue improvisée. Il me pria de m'asseoir, remercia ses amis et, tout en sirotant un verre de scotch qu'il ne me proposa pas de partager, se mit à faire les cents pas, sans m'accorder le moindre regard.

« Je ne crois pas au baratin de tous ces prétendus astrologues, ces arts bâtarde, rejetons de la science et de la religion. Il n'y a pas de technique, pas de lois qui puissent se substituer à ce que l'intuition et le ressenti sont incapables de ne cerner que par bribes. Quelle méthodologie idiote pourrait se prévaloir de contenir et de surpasser

ser ce qui fait le génie du genre humain, l'Inspiration, cette disposition exceptionnelle à capter ce que Dieu nous susurre à l'oreille ? »

Je tentai de le soutenir dans son explication mais il me fit vite comprendre qu'il n'attendait de ma part qu'une attention muette.

« Votre don, votre exception, n'est ni la répartie, ni l'analyse... Si vous étiez un fin stratège, mes amis vous auraient présenté comme tel. L'objet de notre rencontre eût été tout autre et je vous aurais peut-être engagé comme conseiller. Ce n'est pas le cas. Je vous prierai donc désormais de ne pas m'interrompre... »

Le ton était donné : il n'était pas question de transiger et j'allais l'écouter sans sourciller jusqu'à ce qu'il prenne congé de ma personne. Il vida son verre d'un seul tenant et s'en versa un second avant de poursuivre :

« On me prête des qualités certaines dans l'art d'anticiper les fluctuations des marchés boursiers. Mes talents m'ont déjà permis de me constituer un petit pécule, mais voyez-vous, le boursicotage n'est qu'une expression parmi d'autres de ces... dispositions. Je jouis en effet d'un don peu commun, la prémonition, que je serais bien incapable d'expliquer, de mettre en équation et encore moins de théoriser pour l'enseigner, le léguer à l'humanité. Je vous ferai grâce de la description de mes flashes, de mes visions et des intenses douleurs qui les accompagnent.

« Nous savons tous deux que nos destins sont liés, alors je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Nous nous reverrons en des circonstances plus dramatiques ; j'aurai alors besoin de vous... Je tenais à vous rencontrer pour m'assurer de votre intégrité et de votre fidélité à l'Oriflamme. Je ne pense pas m'être trompé sur votre compte. Je subventionnerai donc vos travaux jusqu'à ce que nos chemins se croisent. »

Il me congédia sans un au revoir. Et depuis ce jour, je n'ai cessé de percevoir un chèque mensuel de EverCom, une des nombreuses sociétés ayant pignon sur rue mais couvrant les activités de l'ordre secret. J'ai assisté pendant dix ans à l'ascension fulgurante de Mac Manus. Il a même été adoubé par la reine – mais je ne l'ai pas revu. Je n'ai pas non plus cherché à le revoir, je vous le concède. On ne sait jamais. Il aurait pu remettre en cause le versement d'une rente qu'il avait sans doute oublié. Comment pouvait-il en être autrement puisqu'il ne me réclamait rien en échange ?

Il y a environ six mois, les chèques ont cessé de me parvenir. J'ai appris la disparition de Mac Manus dans le terrible crash de son jet privé. Je n'ai pas tenté de contacter EverCom – la structure m'aurait peut-être accusé de détournement de fonds et réclaté dans la foulée toutes les sommes versées. Aussi me suis-je résolu à reprendre une activité d'indépendant, jouant de mes relations au sein de l'Oriflamme. C'est là que j'ai recruté Harris pour m'assister dans ma tâche. Et voilà que, ce soir, Jack Silverside, déclarant représenter les intérêts de la Mac Manus Corporation, me sort du caniveau et se propose de me raccompagner dans sa Rolls-Royce, garée devant l'hôtel des Spiegler.

C'est avec beaucoup d'appréhension que Harris et moi nous engouffrons dans le véhicule qui démarre en trombe. L'inexpressivité de son visage rend Jack Silverside effrayant malgré les bonnes attentions affichées à mon égard. Sans doute de gros bras l'accompagnent-ils. Ce serait logique, s'il entend effectivement récupérer l'argent de EverCom. C'est un collecteur capable de jouer d'une sympathie ironique visant à attendrir sa future victime, avant d'en venir à l'essentiel avec la vigueur requise.

« J'ai repris la direction de EverCom... »

Silverside me prend à contre-pied en répondant à une question que je n'ai même pas eu le temps de poser.

« Mes nouvelles fonctions me ravissent. Nous gérons d'importants budgets de communication, principalement dans le cadre de campagnes électorales et pour le lancement de produits technologiques innovants

– entre autres dans l’armement et la sécurité nationale. Mais suis-je bête ? Vous devez bien connaître nos activités : j’ai constaté, dans nos archives, que nous vous avons régulièrement octroyé des rétributions au titre de consultant externe. Je ne trouve cependant nulle trace de vos rapports dans nos dossiers... »

Mon cœur tambourine dans ma poitrine – j’ai l’impression que ma cage thoracique va exploser. Mon visage est inondé de sueur.

« Ne vous sentez pas gêné, Monsieur Van Derglück », s’exclame Silverside dans un éclat de rire, « je connais bien la manière de procéder de mon prédécesseur. Si ces sommes vous ont été attribuées, c’est que, d’une façon ou d’une autre, nous vous les devons. »

J’essaie maladroitement de me justifier mais mon argumentaire ne semble pas convaincre Silverside :

« J’ai écrit un bouquin qui, soit dit en passant, ne s’est pas très bien vendu, mais qui développait un parallèle intéressant entre les autistes et les trous noirs... Il me semble que EverCom s’en est inspiré pour mettre au point quelques techniques secrètes de marketing auxquelles je n’ai jamais eu accès. C’est probablement ce qui a motivé les compensations financières. »

Nouveau rire de Silverside :

« Ah oui ? Et de quoi traitait votre manuscrit visionnaire ? Dans quelle mesure aurions-nous pu, selon vous, nous en inspirer ? »

La voix tremblotante, je reprends, échouant à me persuader moi-même :

« Certaines régions de l’univers sont très riches en matière. La densité y est telle que les forces gravitationnelles imposent que toutes ces zones s’effondrent sur elles-mêmes pour former ce que les astrophysiciens désignent par « trous noirs », parce qu’ils ne laissent pas échapper la moindre information, pas même le plus petit photon lumineux.

« Il est impossible d’observer ce qui s’y passe, mais certaines théories affirment que la matière comprimée au sein d’un trou noir finit, à un moment ou un autre, par exploser dans un big-bang comparable à celui qui a créé notre univers... Il existerait donc d’autres univers en expansion, à jamais séparés de nous, impliqués en quelque sorte dans un nouveau départ. L’information happée dans un trou noir est déchiquetée, broyée par les contraintes qui règnent en sa périphérie. La communication est par conséquent rompue dans les deux sens. Il est fort probable que notre univers lui-même ne soit que le trou noir d’un super univers avec lequel nous ne pourrions jamais communiquer.

« J’ai la profonde certitude que nous ne sommes que la matérialisation de la pensée d’un dieu qui n’est qu’un autiste parmi les siens. Je pense aussi que nos autistes sont des dieux en devenir. Être un dieu revient à pouvoir tout recréer à partir de rien et c’est exactement ce qu’est obligé de faire celui qui vit dans un monde personnel, hermétique à toute influence extérieure... »

Nous traversons en trombe un Trafalgar Square désert. Silverside me tapote le dos :

« Vous savez, Monsieur Van Derglück, les gens ne savent pas ce qu’ils veulent. Ils réagissent de manière inconsciente, irréfléchie, quoique jamais incohérente... Ils se croient maîtres de leurs actes, capables de choisir. En vérité, ils ne font que mimer leurs semblables, plus ou moins adroitement. Des idées leur viennent et les investissent, bien que leur orgueil les incite à s’imaginer qu’ils en constituent l’origine – comme s’ils les avaient accouchées. Elles se propagent comme des virus et mutent parfois inopinément, pour se reproduire en eux et à leur insu.

« Les individus forment les nœuds de vastes réseaux où ces idées se dispersent, vivent, prospèrent et meurent. Sans elles, ils ne sont que des coquilles vides – en aucun cas des dieux...

« Chez EverCom, nous mettons un point d'honneur à satisfaire nos clients et partenaires. Nous cartographions en permanence les fluctuations de ces réseaux et nous savons de plus en plus précisément en quels points intervenir pour que les idées de ceux qui nous paient irradient et affectent favorablement le plus grand nombre. Il y a un an encore, nous basions toutes nos décisions sur les résultats de sondages effectués sur des panels représentatifs des cibles que nous visions. Cette époque est révolue. J'ai fait entrer EverCom dans l'ère du Neuromarketing...

« Les consommateurs de démocratie et d'idéologie fonctionnent comme les acheteurs de cola et de lesive : ils sont esclaves de leur corps et de leur cerveau. C'est pourquoi le scanner et l'échographie ont remplacé enquêtes et sondages dans notre arsenal – et ils sont redoutablement plus efficaces que n'importe quelle théorie idiote...

« Je ne pense pas que nous ayons pu extrapoler une quelconque méthodologie marketing à partir de vos croyances, Monsieur Van Derglück. »

Silverside entre ensuite dans une curieuse phase de mutisme. J'ignore quoi répondre à ses déclarations. Son ton s'est durci, presque inquisiteur. Une sensation pesante de claustrophobie me tenaille. L'habitacle de la Rolls-Royce me semble tout à coup si confiné... Je me sens pris au piège. Un long silence s'instaure jusqu'au moment où Harris s'aperçoit que nous nous éloignons de Notting Hill. Il fait remarquer à voix haute que nous n'arriverons jamais à nos quartiers en suivant cette route. Alors que la voiture roule à vive allure dans les ruelles désertes, Silverside déverrouille la portière.

« Passez donc à l'avant, jeune homme », glisse-t-il à Harris dans le creux de l'oreille.

« Vous indiquerez la direction au chauffeur et il n'aura qu'à vous suivre... »

Un coup de feu étouffé retentit et Silverside pousse brutalement Harris à l'extérieur du véhicule. Incapable de réagir, je reste pétrifié. Exhibant le même flegme que trois secondes plus tôt, au moment de l'exécution de mon assistant, Silverside referme la portière et pointe le canon maculé de sang sur mon cœur.

« Monsieur Van Derglück », me concède-t-il, le visage assombri, « votre collaborateur était d'un maladroït... Je vous prie d'accepter mes condoléances. Ne le pleurez pas. Au contraire, réjouissez-vous car j'ai à vous faire part d'une bien heureuse nouvelle : Sir Mac Manus est en vie. Il a survécu à son accident et exprimé le souhait de vous revoir. Je suis chargé d'organiser vos retrouvailles. »

Tout s'enchaîne alors très vite. La Rolls traverse la banlieue nord puis se perd dans les petites routes de campagne, avant de s'engouffrer dans un sentier menant à un sinistre manoir, perdu dans le brouillard. Je me retrouve au chevet d'un lit à baldaquin où gît Mac Manus, inconscient. Silverside, à mes côtés, m'explique :

« Sir Mac Manus savait depuis longtemps qu'il sombrerait un jour dans un coma irréversible. C'est pour cette raison qu'il vous entretenait depuis toutes ces années – ses facultés divinatoires ont toujours été de bon conseil...

« Ses instructions m'ont permis de vous retrouver. Les affaires de Sir Mac Manus sont en effet très difficiles à gérer... J'avoue que j'ai, moi-même, son plus fidèle serviteur, beaucoup de mal à les mener de front. Aussi doit-il les administrer en personne. Vous savez comme il a toujours été inspiré dans ses décisions. »

De nouveau, Silverside braque son arme dans ma direction :

« Monsieur Van Derglück, je vous prie », insiste-t-il, « de faire en sorte que Sir Mac Manus puisse nous dispenser ses bons conseils à travers vos paroles... Apposez vos pouces sur ses tempes. »

Je sais pertinemment que, sans l'intervention de mon assistant, il me sera impossible de me soustraire à la volonté de Mac Manus. Je tremble de tout mon corps. C'est étrange, je me serais cru bien plus courageux que

cela... Je suppose que c'est pareil pour tout le monde : on a chacun une haute opinion de soi. On imagine se tirer bravement des situations les plus périlleuses, des pièges les plus alambiqués... jusqu'au moment où on les affronte autrement qu'à travers nos fantasmes.

L'assassinat de Harris m'a paradoxalement laissé de marbre et, si je ne cesse de me remémorer les faits, il ne s'agit que d'une forme perversie d'égoïsme. En réalité, ce n'est pas à lui que je pense. Sa disparition ne m'attriste pas, mais je me vois à sa place et j'ai peur. Je tremble à l'idée de ce que Silverside pourrait m'infliger sans hésitation aucune si j'avais l'intention de lui désobéir.

Je me penche lentement vers Mac Manus – son souffle est rauque et court. Si je ne l'avais pas rencontré en d'autres circonstances, je pourrais supposer qu'il est à l'agonie. Mes mains s'apprêtent à lui enlacer le crâne, mes pouces effleurent ses tempes mais je n'arrive pas à me résoudre à plonger dans l'inconnu... Il y a alors ce coup de feu que Silverside, agacé par mes attermoissements, tire comme une sommation. Il m'effraie tant que, dans un geste réflexe, j'accroche mes pouces aux tempes de Mac Manus. Un linceul de néant me recouvre, protecteur.

Mon oncle Sosthène

Guy de Maupassant

Mon oncle Sosthène était un libre penseur comme il en existe beaucoup, un libre penseur par bêtise. On est souvent religieux de la même façon. La vue d'un prêtre le jetait en des fureurs inconcevables ; il lui montrait le poing, lui faisait des cornes, et touchait du fer derrière son dos, ce qui indique déjà une croyance, la croyance au mauvais œil. Or, quand il s'agit de croyances irraisonnées, il faut les avoir toutes ou n'en pas avoir du tout. Moi qui suis aussi libre penseur, c'est-à-dire un révolté contre tous les dogmes que fit inventer la peur de la mort, je n'ai pas de colère contre les temples, qu'ils soient catholiques, apostoliques, romains, protestants, russes, grecs, bouddhistes, juifs, musulmans. Et puis, moi, j'ai une façon de les considérer et de les expliquer. Un temple, c'est un hommage à l'inconnu. Plus la pensée s'élargit, plus l'inconnu diminue, plus les temples s'écroulent. Mais, au lieu d'y mettre des encensoirs, j'y placerais des télescopes et des microscopes et des machines électriques. Voilà! Mon oncle et moi différions sur presque tous les points. Il était patriote, moi, je ne le suis pas, parce que, le patriotisme, c'est encore une religion. C'est l'œuf des guerres.

Mon oncle était franc-maçon. Moi, je déclare les francs-maçons plus bêtes que les vieilles dévotes. C'est mon opinion et je la soutiens. Tant qu'à avoir une religion, l'ancienne me suffirait.

Ces nigauds-là ne font qu'imiter les curés. Ils ont pour symbole un triangle au lieu d'une croix. Ils ont des églises qu'ils appellent des Loges avec un tas de cultes divers : le rite écossais, le rite français, le Grand-Orient, une série de balivernes à crever de rire.

Puis, qu'est-ce qu'ils veulent ? Se secourir mutuellement en se chatouillant le fond de la main. Je n'y vois pas de mal. Ils ont mis en pratique le précepte chrétien : « Secourez-vous les uns les autres. » La seule différence consiste dans le chatouillement. Mais est-ce la peine de faire tant de cérémonies pour prêter cent sous à un pauvre diable ? Les religieux, pour qui l'aumône et le secours sont un devoir et un métier, tracent en tête de leurs épîtres trois lettres : J. M. J. Les francs-maçons posent trois points en queue de leur nom. Dos à dos, compères !

Mon oncle me répondait :

« Justement, nous élevons religion contre religion. Nous faisons de la libre pensée l'arme qui tuera le cléricalisme. La franc-maçonnerie est la citadelle où sont enrôlés tous les démolisseurs de divinités. »

Je ripostais :

« Mais, mon bon oncle (au fond je disais : « vieille moule »), c'est justement ce que je vous reproche. Au lieu de détruire, vous organisez la concurrence : ça fait baisser les prix, voilà tout. Et puis encore, si vous n'admettiez parmi vous que des libres penseurs, je comprendrais ; mais vous recevez tout le monde. Vous avez des catholiques en masse, même des chefs du parti. Pie IX fut des vôtres avant d'être pape. Si vous appelez une société ainsi composée une citadelle contre le cléricalisme, je la trouve faible, votre citadelle. »

Alors, mon oncle, clignant de l'œil, ajoutait :

« Notre véritable action, notre action la plus formidable a lieu en politique. Nous sapons, d'une façon continue et sûre, l'esprit monarchique. »

Cette fois j'éclatais.

« Ah! oui, vous êtes des malins ! Si vous me dites que la franc-maçonnerie est une usine à élections, je vous l'accorde ; qu'elle sert de machine à faire voter pour les candidats de toutes nuances, je ne le nierai jamais ; qu'elle n'a d'autre fonction que de berner le bon peuple, de l'enrégimenter pour le faire aller à l'urne comme on envoie au feu les soldats, je serai de votre avis ; qu'elle est utile, indispensable même à toutes les ambitions politiques parce qu'elle change chacun de ses membres en agent électoral, je vous crierai : " C'est clair comme le soleil ! " »

« Mais si vous me prétendez qu'elle sert à saper l'esprit monarchique, je vous ris au nez.

« Considérez-moi un peu cette vaste et mystérieuse association démocratique, qui a eu pour grand-maître, en Allemagne, le prince héritier ; en Russie, le frère du tzar ; dont font partie le roi Humbert et le prince de Galles, et toutes les caboches couronnées du globe! »

Cette fois, mon oncle me glissait dans l'oreille :

« C'est vrai, mais tous ces princes servent nos projets sans s'en douter.

– Et réciproquement, n'est-ce pas ? »

Et j'ajoutais en moi : « Tas de niais! »

Et il fallait voir mon oncle Sosthène offrir à dîner à un franc-maçon.

Ils se rencontraient d'abord et se touchaient les mains avec un air mystérieux tout à fait drôle, on voyait qu'ils se livraient à une série de pressions secrètes. Quand je voulais mettre mon oncle en fureur je n'avais qu'à lui rappeler que les chiens aussi ont une manière toute franc-maçonnique de se reconnaître.

Puis mon oncle emmenait son ami dans les coins, comme pour lui confier des choses considérables ; puis, à table, face à face, ils avaient une façon de se considérer, de croiser leurs regards, de boire avec un coup d'œil comme pour se répéter sans cesse :

« Nous en sommes, hein ? »

Et penser qu'ils sont ainsi des millions sur la terre qui s'amuse à ces simagrées ! J'aimerais encore mieux être jésuite.

Or, il y avait dans notre ville un vieux jésuite qui était la bête noire de mon oncle Sosthène. Chaque fois qu'il le rencontrait, ou seulement s'il l'apercevait de loin, il murmurait :

« Crapule, va ! »

Puis me prenant le bras, il me confiait dans l'oreille :

« Tu verras que ce gremlin-là me fera du mal un jour ou l'autre. Je le sens. »

Mon oncle disait vrai. Et voici comment l'accident se produisit par ma faute.

Nous approchions de la semaine sainte. Alors mon oncle eut l'idée d'organiser un dîner gras pour le vendredi, mais un vrai dîner, avec andouille et cervelas. Je résistai tant que je pus ; je disais :

« Je ferai gras comme toujours ce jour-là, mais tout seul, chez moi. C'est idiot, votre manifestation. Pourquoi manifester ? En quoi cela vous gêne-t-il que des gens ne mangent pas de viande ? »

Mais mon oncle tint bon. Il invita trois amis dans le premier restaurant de la ville ; et comme c'était lui qui payait, je ne refusai pas non plus de manifester.

Dès quatre heures, nous occupions une place en vue au café Pénélope, le mieux fréquenté ; et mon oncle Sosthène, d'une voix forte, racontait son menu.

A six heures, on se mit à table. A dix heures, on mangeait encore ; et nous avions bu, à cinq, dix-huit bouteilles de vin fin, plus quatre bouteilles de champagne. Alors mon oncle proposa ce qu'il appelait la « tournée de l'archevêque ». On plaçait en ligne devant soi six petits verres qu'on remplissait avec des liqueurs différentes ; puis il les fallait vider coup sur coup pendant qu'un des assistants comptait jusqu'à vingt. C'était stupide ; mais mon oncle Sosthène trouvait cela « de circonstance ».

A onze heures, il était gris comme un chanvre. Il le fallut emporter en voiture, et mettre au lit ; et déjà on pouvait prévoir que sa manifestation anticléricale allait tourner en une épouvantable indigestion.

Comme je rentrais à mon logis, gris moi-même, mais d'une ivresse gaie, une idée machiavélique, et qui satisfaisait tous mes instincts de scepticisme, me traversa la tête.

Je rajustai ma cravate, je pris un air désespéré, et j'allai sonner comme un furieux à la porte du vieux jésuite. Il était sourd ; il me fit attendre. Mais comme j'ébranlais toute la maison à coups de pied, il parut enfin, en bonnet de coton, à sa fenêtre, et demanda :

« Qu'est-ce qu'on me veut ? »

Je criai : « Vite, vite, mon révérend père, ouvrez-moi ; c'est un malade désespéré qui réclame votre saint ministère ! »

Le pauvre bonhomme passa tout de suite un pantalon et descendit sans soutane. Je lui racontai d'une voix haletante, que mon oncle, le libre penseur, saisi soudain d'un malaise terrible qui faisait prévoir une très grave maladie, avait été pris d'une grande peur de la mort, et qu'il désirait le voir, causer avec lui, écouter ses conseils, connaître mieux les croyances, se rapprocher de l'église, et sans doute se confesser, puis communier, pour franchir en paix avec lui-même le redoutable pas.

Et j'ajoutai d'un ton frondeur : « Il le désire ; enfin, si cela ne lui fait pas de bien cela ne lui fera toujours pas de mal. »

Le vieux jésuite, effaré, ravi ; tout tremblant, me dit :

« Attendez-moi une minute, mon enfant, je viens. »

Mais j'ajoutai :

« Pardon, mon révérend père, je ne vous accompagnerai pas, mes convictions ne me le permettent point. J'ai même refusé de venir vous chercher ; aussi je vous prierai de ne pas avouer que vous m'avez vu, mais de vous dire prévenu de la maladie de mon oncle par une espèce de révélation. »

Le bonhomme y consentit et s'en alla, d'un pas rapide, sonner à la porte de mon oncle Sosthène. La servante qui soignait le malade ouvrit bientôt ; et je vis la soutane noire disparaître dans cette forteresse de la libre pensée.

Je me cachai sous une porte voisine pour attendre l'événement. Bien portant, mon oncle eût assommé le jésuite, mais je le savais incapable de remuer un bras, et je me demandais avec une joie délirante quelle invraisemblable scène allait se jouer entre ces deux antagonistes. Quelle lutte ? Quelle explication ? Quelle stupéfaction ? Quel brouillamini ? Et quel dénouement à cette situation sans issue, que l'indignation de mon oncle rendrait plus tragique encore ?

Je riais tout seul à me tenir les côtes ; je me répétais à mi-voix : « Ah ! la bonne farce, la bonne farce ! »

Cependant il faisait froid, et je m'aperçus que le jésuite restait bien longtemps. Je me disais :

« Ils s'expliquent. »

Une heure passa, puis deux, puis trois. Le révérend père ne sortait point. Qu'était-il arrivé ? Mon oncle était-il mort de saisissement en le voyant ? Ou bien avait-il tué l'homme en soutane ? Ou bien s'étaient-ils

entremangés ? Cette dernière supposition me sembla peu vraisemblable, mon oncle me paraissant en ce moment incapable d'absorber un gramme de nourriture de plus. Le jour se leva.

Inquiet, et n'osant pas entrer à mon tour, je me rappelai qu'un de mes amis demeurait juste en face. J'allai chez lui ; je lui dis la chose, qui l'étonna et le fit rire, et je m'embusquai à sa fenêtre.

À neuf heures, il prit ma place, et je dormis un peu. À deux heures, je le remplaçai à mon tour. Nous étions démesurément troublés.

À six heures, le jésuite sortit d'un air pacifique et satisfait, et nous le vîmes s'éloigner d'un pas tranquille.

Alors honteux et timide, je sonnai à mon tour à la porte de mon oncle. La servante parut. Je n'osai l'interroger et je montai, sans rien dire.

Mon oncle Sosthène, pâle, défait, abattu, l'œil morne, les bras inertes, gisait dans son lit. Une petite image de piété était piquée au rideau avec une épingle.

On sentait fortement l'indigestion dans la chambre.

Je dis :

« Eh bien, mon oncle, vous êtes couché ? Ça ne va donc pas ? »

Il répondit d'une voix accablée :

« Oh ! mon pauvre enfant, j'ai été bien malade, j'ai failli mourir.

– Comment ça, mon oncle ?

– Je ne sais pas ; c'est bien étonnant. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le père jésuite qui sort d'ici, tu sais, ce brave homme que je ne pouvais souffrir, eh bien, il a eu une révélation de mon état, et il est venu me trouver. »

Je fus pris d'un effroyable besoin de rire.

« Ah ! Vraiment ?

– Oui, il est venu. Il a entendu une voix qui lui disait de se lever et de venir parce que j'allais mourir. C'est une révélation. »

Je fis semblant d'éternuer pour ne pas éclater. J'avais envie de me rouler par terre.

Au bout d'une minute, je repris d'un ton indigne, malgré des fusées de gaieté :

« Et vous l'avez reçu, mon oncle, vous ? Un libre penseur ? Un franc-maçon ? Vous ne l'avez pas jeté dehors ? »

Il parut confus, et balbutia :

« Écoute donc, c'était si étonnant, si providentiel ! Et puis il m'a parlé de mon père. Il a connu mon père autrefois.

– Votre père, mon oncle ?

– Oui, il paraît qu'il a connu mon père.

– Mais ce n'est pas une raison pour recevoir un jésuite.

– Je le sais bien, mais j'étais malade, si malade ! Et il m'a soigné avec un grand dévouement toute la nuit. Il a été parfait. C'est lui qui m'a sauvé. Ils sont un peu médecins, ces gens-là.

– Ah ! Il vous a soigné toute la nuit. Mais vous m'avez dit tout de suite qu'il sortait seulement d'ici ?

– Oui, c'est vrai. Comme il s'était montré excellent à mon égard, je l'ai gardé à déjeuner. Il a mangé là auprès de mon lit, sur une petite table, pendant que je prenais une tasse de thé.

– Et... il a fait gras ? »

Mon oncle eut un mouvement froissé, comme si je venais de commettre une grosse inconvenance ;

et il ajouta :

« Ne plaisante pas, Gaston, il y a des railleries déplacées. Cet homme m'a été en cette occasion plus dévoué qu'aucun parent ; j'entends qu'on respecte ses convictions. »

Cette fois, j'étais atterré ; je répondis néanmoins :

« Très bien, mon oncle. Et après le déjeuner, qu'avez-vous fait ?

– Nous avons joué une partie de bésigue, puis il a dit son bréviaire, pendant que je lisais un petit livre qu'il avait sur lui, et qui n'est pas mal écrit du tout.

– Un livre pieux, mon oncle ?

– Oui et non, ou plutôt non, c'est l'histoire de leurs missions dans l'Afrique centrale. C'est plutôt un livre de voyages et d'aventures. C'est très beau ce qu'ils ont fait là, ces hommes. »

Je commençais à trouver que ça tournait mal. Je me levai :

« Allons, adieu, mon oncle, je vois que vous quittez la franc-maçonnerie pour la religion. Vous êtes un renégat. »

Il fut encore un peu confus et murmura :

« Mais la religion est une espèce de franc-maçonnerie. »

Je demandai :

« Quand revient-il, votre jésuite ? »

Mon oncle balbutia :

« Je... je ne sais pas, peut-être demain... ce n'est pas sûr. »

Et je sortis, absolument abasourdi.

Elle a mal tourné, ma farce ! Mon oncle est converti radicalement. Jusque-là, peu m'importait. Clérical ou franc-maçon, pour moi c'est bonnet blanc et blanc bonnet ; mais le pis, c'est qu'il vient de tester, oui, de tester et de me déshériter, monsieur, en faveur du père jésuite.

Sélection

Geneviève Danies

« Bon, alors, c'est pas plus compliqué que ça : là, tu appuies sur le bouton, la porte s'ouvre, ils entrent l'un après l'autre. On commence par le un, on finit par le dix, naturellement. Tu regardes, tu te fais une idée et tu me dis après. Tous triés sur le volet, à tous points de vue. Leurs dossiers sont là, si tu veux jeter un coup d'œil avant... Le numéro de chacun est marqué dessus. Tu peux leur parler si tu le souhaites, le micro est là et pour l'allumer, c'est ici. »

Le doigt verni de rouge de Minda volette d'un endroit à l'autre avec virtuosité. Elle se penche en avant, frappe de l'index sur le carreau :

« Miroir sans tain : ni vu, ni connu, tu es tranquille. Là, c'est pour passer au suivant : ça allume un panneau, le premier sort, un autre arrive. Des questions ? Je te laisse, c'est toi qui paies, c'est toi qui décides. Je ne veux pas t'influencer. Tu es intelligente, je suis sûre que tu feras le bon choix. »

La porte se referme. Le pas lourd et nonchalant de Minda résonne dans le couloir qui mène à la salle d'attente.

« On va commencer, Messieurs, vous entrerez dans l'ordre des numéros indiqués sur vos fiches. Je vous rappelle nos conditions : dix mille euros, payables à terme, pour l'heureux élu qui passera me voir dans mon bureau pour les papiers et sera ensuite reçu par le professeur Kerr au labo pour le... disons... « don ». Ah ! J'oubliais : bonne chance à tous et, par avance, mes félicitations au futur papa ! »

De l'addiction au réel

Lino Gatèt

J'ai encore rêvé de Moustache et Trottinette la nuit dernière. La quatrième d'affilée. Ça commence sérieusement à virer à l'obsession. Je suppose que j'ai intérêt à y retourner dès que possible. J'y passerai trois, quatre heures, toute l'après-midi ; j'explorerai les mêmes rayons pour la centième fois, caresserai les vieux *Strange* avec cette excitation familière qui ressemble tant à de la concupiscence, m'abîmerai longuement dans la contemplation du premier numéro de la collection – édition en bichromie, format A5, 650 euros – judicieusement disposé sur la petite étagère derrière la caisse, sous la grande tête d'Alien en plastique moulé d'après les peintures de Giger et le buste de Hell Boy en résine qui ne semble pas se formaliser de jouer les serre-livres pour quelques vieux *Fantask* et *Marvel* – il paraît que le mythique numéro 14, dont il ne reste qu'une trentaine d'exemplaires rescapés du pilon, a transité par la boutique au milieu des années quatre-vingt dix.

Je lirai peut-être un ou deux albums sur place, il me faut au moins ça pour me requinquer complètement. Le patron ne dit rien quand je m'installe, debout face aux rayons, une BD grande ouverte sous les yeux. Depuis le temps, il sait que j'arrive livide, presque transparent, muet, parfois tremblant, comme un fantôme ou un Lestat en manque d'hémoglobine. Il comprend ma situation, il fait semblant de ne pas me voir.

Parfois, j'entre et je sors. Rien d'autre. Le temps me manque pour chiner mais le simple fait de m'immerger, même brièvement, dans cette atmosphère calfeutrée suffit à me redonner un peu d'énergie.

Cette librairie, je le reconnais, c'est ma drogue, mon Lexomil, mon verre du soir. Je ne vivrais pas sans elle. Je crois que mon corps se disloquerait et servirait de compost pour les plantes. Je lui consacre des heures entières de rêverie – dans le tram, au bureau, chez moi – même quand je lis et relis mes emplettes, je ne peux m'empêcher de songer à ma prochaine visite.

Bientôt, je dévalerai la grand-rue St Jean, tournerai à droite au niveau de la chambre de commerce, déboucherais place St Côme. Je longerai les trois terrasses, tournerai à gauche devant le pub irlandais. Pas la plus petite rue de Montpellier, mais quand même : la rue Jules Latreille, il suffirait presque d'étendre les bras pour en frôler les murs.

La façade de Moustache ne paie pas de mine : grise comme un ciel d'octobre trempé dans la poussière, une simple porte à moitié vitrée qui me rappelle celle de l'armurier que dévalise Tuco au début du film de Leone. Sur les côtés, de maigres cages de verre exhibent fac-similés et figurines. En vrac : un numéro de *One Piece*, un magnifique *Conan* de la grande époque – la couverture est signée John Buscema – et l'édition originale, 1952, des *Chapeaux noirs*, troisième album des aventures de Spirou et Fantasio !

Alors comme d'habitude, je pousserai le battant et soulagerai mon tourment par une première bouffée de cette quiétude soudaine qui règne en permanence dans le vestibule : de hautes étagères, lourdement chargées de romans policiers rangés par collections suivant un ordre alphabétique étonnamment rigoureux, s'érigent sur chaque mur jusqu'au plafond sclérosé d'humidité. Ici, rien ne bouge, tout est coi. Jusqu'à la verrière centrale contenant les statuettes de plomb *Marvel*, *DC* ou Tintin, les figurines *Star Wars*, le buste de Ant-Man, un Daredevil démasqué pleurant sur la tombe d'Elektra, les monstres de Spawn, les rats de Ptiluc, la voiture de Gaston... Soudain, je n'ose plus bouger. Mes muscles se relâchent et je n'effectue plus que des gestes lents et pondérés – comme si la perspective d'un mouvement brusque menaçait à elle seule cet équilibre muet.

Imprégné d'une lenteur naturelle, j'emprunte et emprunterai le couloir sur la droite, celui des *Série Noire* et des *Rivages*, deux collections aux tranches contrastées (noires pour la première, un tant soit peu colorées pour la seconde), puis déboucheraï dans la salle réservée à la science-fiction. Là, je cesserai de trembler. À ma droite, Jules Verne étale sa production sur près de deux mètres d'étagères, la tranche rouge ou bleue, selon l'édition. De façon générale, les collections les plus mythiques forment sur l'ensemble des murs une composition plastique dans laquelle il m'arrive de deviner un sens précis : les *Présence du Futur* aux tons mats, les « Fusées » et « Têtes de mort » des éditions *Fleuve Noir*, les volumes argentés de *Ailleurs et demain*, les couleurs vives du *Rayon Fantastique*, la noirceur assumée de la *Collection Néo*.

Les auteurs présents entre ces murs ont illuminé les plus belles années de ma jeunesse : d'Isaac Asimov à Robert Sheckley, de Theodore Sturgeon à Jack Williamson, en passant par Clifford D. Simak, Clark Ashton-Smith ou Brian Aldiss, je les ai tous lus et relus. À chaque fois que je les vois là, enfermés dans leurs petits sarcophages de papier, j'ai l'impression qu'ils m'attendent et qu'ils vont s'extirper de leur bibliothèque pour me saluer et tailler le bout de gras. Je ne serais pas vraiment étonné que ce genre de chose arrive ici, à Moustache.

La caisse se situe exactement à l'opposé de l'embouchure du couloir, de sorte qu'il faut longer le présentoir et saluer le patron pour atterrir enfin dans ce que j'appellerais « le centre névralgique de Moustache et Trottinette » : la salle BD.

Un nouveau fluide parcourt mes veines, mon cœur palpite, ma peau frissonne ; je renais de mes cendres tel un phénix. J'ai déjà évoqué les *Strange*, mais toute la maison Lug est représentée : *Spidey*, *Nova*, *Spécial Strange*, jusqu'à la collection complète des *Récits complets Marvel* dont j'étais si friand à douze ans bien sonnés. D'autres publications *Marvel*, plus récentes, ou *DC*, la maison concurrente, occupent à peu près le quart des rayonnages. Le reste tend à rappeler que la bande dessinée est une invention européenne : les grands classiques de l'école belge, dont de nombreuses éditions originales, les auteurs de l'*Association*, les brillants novateurs des années soixante et soixante-dix – Crepax, Pratt, Moebius, Bilal, Caza, Forest, Gillon – divers artistes underground comme Crumb, Shelton ou Burns, et bien sûr la foule des imitateurs, parfois talentueux, souvent anecdotiques.

Je les connais tous. J'en deviens fou rien que d'y penser.

Le cœur de Moustache et Trottinette, plus encore que le reste du magasin, jouit d'un décorum particulièrement fourni. En haut des murs ou suspendus aux poutres du plafond, des reproductions, posters ou sérigraphies signées et numérotées, de rares couvertures et planches originales, des tirages de tête, des tirages limités : Tardi côtoie Manara, toujours coquin, jamais vulgaire, malgré des cuisses écartées que masque partiellement la nuque d'un homme occupé à « goûter ». Une planche originale de Loro nourrit mes fantasmes récurrents : une belle fille dévoile son dos nu et ses fesses rebondies, grâce au geste joueur d'un lionceau, qui, manifestement, ne contrôle pas ses griffes. Cette image hante mes nuits et éclaire mes journées.

J'irai, oui, j'irai et j'entrerai en transe, une fois de plus, devant les éditions originales de *Tintin*, *Astérix* et *Oumpah-Pah*. Je me fendrai d'une révérence respectueuse devant le premier album *Dupuis* jamais sorti : une aventure de Buck Danny intitulée *Les Japs attaquent*.

En repassant devant la caisse, comblé, revenu au monde, je lancerai un « bonjour ! » et demanderai au patron s'il a enfin reçu l'album numéro 5 de Gaston Lagaffe, ce à quoi il répondra qu'il n'y a pas de numéro 5, avec un sourire franc et l'œil rieur.

L'affaire ne s'arrête pas là. Complètement remis, il m'arrive de citer des œuvres dont seuls subsistent de trop rares exemplaires – ou dont l'existence même est sujette à caution – un peu comme le deuxième tome de la *Poétique* d'Aristophane dans le *Nom de la Rose*... Le dernier en date est *À la recherche de Bocongo*, un album demeuré inachevé d'Yves Chaland, qui devait alors reprendre la série de Spirou et Fantasio. Une référence.

J'évoquerai l'un de ces chefs-d'œuvre perdus et le gardien du temple me livrera passage. Je... je... je ne sais plus trop où j'en suis.

« Merci, Professeur Mortimer. C'est très courageux de votre part de témoigner ainsi devant notre assemblée. Il est tout à fait normal que vous vous trouviez un peu désemparé.

« Allez ! On applaudit le professeur Philip Mortimer ! Nous sommes tous réunis ici pour nous en sortir ensemble. Nous sommes tous solidaires de votre histoire. Encore merci, Professeur.

« Au suivant ! M. Luke Skywalker, c'est à vous maintenant. Nous sommes avec vous. Vous voulez bien partager votre expérience ? Il s'agit d'une addiction à Laser Quest, je crois. »



Nathalie la vilaine

Un instant brutal de NatYot

« J'ai rien fait ! J'ai rien fait ! » elle disait quand il lui mettait des allers-retours sur ses belles joues roses. On dit toujours qu'on n'a rien fait quand on a fait. Elle avait fait qu'il l'aimait comme un dégueulasse, comme un salopard. Voilà ce qu'elle avait fait. Le laisser tomber amoureux alors qu'elle, bof, pas plus. Les filles, elles font ça. Elles savent très bien comment on fait pour faire tomber amoureux. Martin, lui, il frappait aussi fort qu'il l'aimait maintenant. Et elle, elle disait « j'ai rien fait ! j'ai rien fait ! » sous les coups. Martin, ça l'empêchait pas de frapper, comme s'il lui faisait l'amour. Il la touchait, ça le soulageait. Il trouvait ça normal. Il était amoureux d'elle. Nathalie, elle s'appelait. Nathalie la Vilaine. Celle qui sait même pas les bonnes manières de l'amour, celle qui laisse tomber amoureux pour rien. Elle valait pas grand-chose, Nathalie. Elle était belle dehors et laide dedans. Enfin, maintenant qu'il l'avait bien amochée, elle était plus très belle dehors. Elle devait se dire « la prochaine fois, je ferai attention ». Elle devait se dire « si je m'en sors ». Elle devait se dire « c'est moche l'Amour ». Mais pour l'instant, elle se protégeait avec ses petits bras en répétant « j'ai rien fait ! j'ai rien fait ! » en sachant très bien ce qu'elle avait fait. Quand Martin s'arrêta un peu, il se mit à regretter, à plus trop savoir où il en était, il embrassait les petits bras protecteurs et les morceaux de peau qu'il pouvait atteindre. Mais il lui sembla que c'était trop tard pour les baisers, alors il s'arrêta de tout. Il était tellement calme. Et Nathalie aussi.



Hot

Une série pulp de Lemon A

07 avant VP

1

Je suis né avec un super pouvoir. Exactement comme dans les films ou dans les jeux vidéo. C'est plutôt facile à imaginer : j'ai la faculté de projeter des flammes. Il me suffit d'ouvrir la bouche et je crache de longs jets de feu. Je dis longs parce que je les projette à une demi-douzaine de mètres. Et je peux te certifier que ça crame. Si tu te prends mon super pouvoir dans la gueule, tes poils grillent instantanément, ta peau se met à fondre, et tes yeux, et tes lèvres. Toutes tes chairs se carbonisent et se transforment en barbecue fumant. Tu ne produis plus rien, si ce n'est l'odeur pestilentielle et persistante du mauvais cochon cuit. En quelque sorte, je suis un homme-dragon.

Tu penses sans doute que les agents du gouvernement m'ont repéré dès la naissance, ou quand j'étais chiard ; qu'ils m'ont enfermé dans un endroit confidentiel pour mener tranquillement leurs expériences – ou pour m'utiliser sur des missions spéciales. Tu verrais bien un genre de confrérie de super-héros, une société secrète, quelque chose d'extraordinaire, de high-tech, un truc top niveau, mais qui m'empêcherait de tomber amoureux, par exemple, qui m'empêcherait de vivre peinard avec ma dulcinée, sur un bout de terre, au calme. Non, ça c'est dans les films. Dans la vie réelle, on refuse de délivrer l'allocation handicapé à tes parents sous prétexte que ton cas ne correspond à rien de connu. A l'école, tu représentes un danger pour tes petits camarades et le directeur ne veut pas endosser la responsabilité. On te vire de partout. On te dit qu'on va te trouver des solutions, on te regarde parfois avec bonté et compassion, mais en vérité tu deviens vite un boulet pour tout le monde – ta famille, tes voisins, tous les gens que tu croises. Quant à la dulcinée, quelle fille accepterait de rouler une pelle à un type comme moi – de fourrer sa langue dans la bouche d'un lance-flamme ? Une sacrée disjonctée, hein ? Une nana complètement vrillée de la tête !

Eh bien, cette fille-là existe, elle s'appelle Hot et je l'ai rencontrée.

La différence entre Mac Donald et Quick n'a rien à voir avec la bouffe, tu t'en doutes bien. Les mêmes cultures, les mêmes élevages et les mêmes batteries alimentaires fournissent la même camelote remplie d'air modifié. La différence, elle est dans le code couleur, l'identité visuelle. Rouge et jaune pour Mac Do, rouge et blanc pour Quick. Tu n'as qu'à comparer les logos. Voilà pourquoi plus de gens préfèrent le Mac Do : le jaune dispense plus de chaleur humaine que le blanc. Et il y a le clown aussi.

Hot travaillait au Mac Donald quand je l'ai rencontrée. Elle avait postulé à cause du jaune et parce qu'elle aimait bien le clown. Elle était équièrre, elle tournait sur les différents postes attribués à son rang : la caisse, la cuisine, l'entretien. Par entretien il faut comprendre le ménage et la corvée de chiottes. Malgré son uniforme raide, Hot personnifiait ce style de fille dont chaque mouvement déclenche un éclair électrique. Tu recevais une décharge de sexe, de drogue et de rock'n'roll aussitôt que tu la regardais.

A ce moment-là, avant que tout ne vire dans une direction radicalement opposée, je passais l'essentiel de mon temps sur Second Life. Je m'appelais Lentar Dior. Mon avatar figurait un grand type musclé qui se baladait torse nu avec un pantalon noir et des mocassins à travers les décors virtuels. Là, je possédais tout ce qu'un homme moyen peut souhaiter : des amis, du fric plein les poches, des entrées gratuites et une vie sexuelle débridée. Il y avait cette communauté de gens reliés les uns aux autres, comme les cellules vivantes d'un rêve en 3D.

Ni Quick ni Mac Do ne livrent à domicile. Pourtant, Mac Do pourrait expédier du personnel déguisé en clown sur des cyclomoteurs jaune et rouge. Mais les rois du marketing ont prophétisé que les gens parcourraient des kilomètres pour ingurgiter des burgers. C'était des types comme ça qui me faisaient sortir de chez moi.

J'avais refermé la vitre et posé ma commande sur le siège du mort. J'enclenchais la première pour quitter le drive-in quand la portière s'ouvrit côté passager. Une fille s'engouffra dans la voiture, elle s'assit sur les sandwiches.

« On dégage d'ici », elle a juste dit.

C'était une employée du restaurant. Je la voyais pour la première fois mais tout se passait spontanément, comme si nous étions dans une parenthèse enchantée. Nous quittions le parking pour rejoindre la départementale, les feux de la voiture balayaient la chaussée. Dans l'ombre de l'habitacle, la fille se tortillait pour retirer le sac écrasé sous ses fesses.

« Je m'appelle Hot, et toi ? » demanda-t-elle.

« Lentar Dior », je répondis. « Je m'appelle Lentar Dior ».

J'habitais dans une cave aménagée, datant du Moyen Age, voûtée comme un tunnel, avec une salle de bains au fond. On y accédait par un escalier en colimaçon. En haut, les marches partaient d'une cuisine minuscule dont le pas de porte donnait directement sur la rue. Probablement qu'il s'agissait autrefois d'un comptoir commercial et qu'on rangeait les marchandises au sous-sol.

Juste avant moi, le lieu était occupé par un dealer de shit. Dans les premières semaines de mon installation, des gars sonnaient à la porte pour s'approvisionner, un vrai casting d'artistes et d'étudiants dépenaillés. Dans la pièce à vivre, sous terre, un unique soupirail débouchait sur les poubelles. En plus de la clarté blafarde, je récupérais l'odeur des ordures ménagères et de l'urine de ceux qui pissaient sur les déchets. En dehors de la salle de bains, doublée d'une cloison en plastique, les murs étaient en pierres nues. Par endroits, une sorte de mousse blanche courait entre les aspérités, preuve de l'humidité ambiante. Des extracteurs d'air renouvelaient l'atmosphère et je brûlais des bâtons d'encens pour masquer les relents. Le sol était recouvert d'un carrelage beige, dans le même ton que les pierres.

L'environnement sombre m'apaisait. Enterré dans cet antre cerné d'une épaisse rocaille, je ne risquais pas de déclencher une catastrophe.

Hot trouvait mon appart' « ultra kiffant ». Je lisais dans ses yeux la gourmandise d'une petite fille émerveillée. Elle explorait l'espace en faisant glisser son regard partout autour, s'attardant sur mon installation informatique, trois PC branchés côte à côte sur une longue planche retenue par des tréteaux. Le capharnaüm des câbles et des voyants lumineux évoquait un film de science fiction à petit budget. L'informaticien génial et retiré du monde, forçant les accès et les systèmes de sécurité des bases militaires, pilotant des vaisseaux à distance et contrôlant la Terre. Hot contourna les deux fauteuils disposés autour de la table basse, à côté du lit. Je suis tombé amoureux d'elle à ce moment-là, son ombre caressant les parois concaves de la pièce, se déformant et s'étirant comme la silhouette d'une danseuse étoile que renvoyait l'éclat blanc de ma lampe halogène.

Dimanche, vers midi, le soleil paraissait dans un ciel bleu immaculé. Tout paraissait plus coloré, plus éclatant : le bleu, le rouge, le jaune. Installés à la terrasse du Mac Do, de nombreux clients engloutissaient des menus et froissaient les serviettes en papier qu'ils abandonnaient sur les tables. Des gosses crapahutaient dans l'aire de jeu voisine. Le toboggan en plastique rendait des protestations sourdes, le tourniquet et les animaux à bascule s'agitaient. Plusieurs voitures viraient autour du bâtiment pour le service au volant ou circulaient sur le parking.

De loin, tu regardes la scène, photo panoramique, vue de plongée, et tout se passe comme dans une station balnéaire au début de l'été.

Et puis, d'un coup : des éclats de voix sur la terrasse. Hot menaçait d'envoyer un burger sur un type qui lui faisait face. Ce type, un colosse noir, portait un costume impeccable et devait être l'agent de sécurité du Mac Do. Positionné devant la porte du restaurant, il en interdisait l'accès. Un mètre séparait les deux adversaires.

Le géant faisait toujours barrage quand il reçut le burger sur la tronche d'une manière si fluide et magistrale qu'il en demeura muet et paralysé de stupéfaction. Des bouts de steak haché égayaient le contour de ses lèvres. Des carrés d'oignons scintillants auréolaient ses narines, entrant et ressortant au rythme de sa respiration, ses lunettes étaient bariolées de sauce industrielle et quelques feuilles de salade pendaient, collées à l'épiderme. Certains badauds, qui avaient raté la partie cruciale de l'action, pensèrent qu'un ptérodactyle lui avait chié dessus. Hot s'empara d'un Coca cinquante centilitres et crucifia l'agent de sécurité comme un matador achève un taureau.

Une minute avant la scène, elle m'avait demandé de l'attendre dans la voiture, sur le parking. Elle devait rendre son uniforme et retrouver ses fringues abandonnées au vestiaire, la veille, quand nous nous étions rencontrés. Je la vis entrer dans le restaurant, puis réapparaître presque aussitôt, toujours en uniforme, le type de la sécurité la tenant fermement par le bras. Le colosse noir l'avait projetée vers l'extérieur sans aucun ménagement. Percutant une table de la terrasse, Hot avait attrapé le sandwich d'un père de famille et barbouillé son adversaire.

Sauf que le type riposta. Encaissant un direct au milieu de la figure, Hot s'effondra comme une poupée molle, le nez en sang. Je me précipitai tandis que le Noir retournait à l'intérieur du Mac Donald. Tout s'était passé si vite. Les clients de la terrasse se tassaient sur leur chaise, ne sachant comment réagir. Les gamins, dans l'aire de jeu, continuaient de brailler : ils ne s'étaient rendu compte de rien. Quand à moi, une détermination rageuse m'avait saisi aux tripes. Le feu me défonçait l'estomac. J'enjambai le corps de Hot et entrai à mon tour dans le fast food.

5

Quand tu habites dans une cave, les gens te baratinent sur la lumière du jour et ses conséquences sur l'humeur. Parce que si tu ne vois pas le soleil tu sombres dans la déprime. Il paraît que c'est prouvé. Chez les Esquimaux et dans les pays nordiques, la moitié de la population broie du noir, se suicide ou se bourre la gueule. D'ailleurs, tu te demandes pourquoi les gens habitent encore dans ces contrées. Je n'y avais pas pensé, à l'histoire de la lumière, mais à force d'entendre les uns et les autres gloser là-dessus, j'ai fini par me demander si finalement tout allait bien pour moi. On appelle ça la pression sociale : tout seul, tu serais parfaitement heureux mais les autres sont là pour te filer les boules. Heureusement, je ne connais pas grand-monde.

Hot se foutait de la lumière du soleil comme un dauphin du retard des trains. Exactement pareil que moi avant que l'opinion générale ne sème le doute dans ma conscience. Hot sortait du lot, de la masse anonyme et geignarde : elle considérait les choses de manière positive, sans s'arrêter sur les détails qui te pourrissent la vie quand tu t'en fais une montagne. Le soir de notre rencontre, j'ai mis un disque de dub et partagé mes burgers. On a mangé, on n'a rien dit, on écoutait la musique et Hot m'a demandé si je voulais bien l'héberger pour la nuit et si, le lendemain, je la reconduirais au Mac Do pour récupérer ses affaires.

Il y a des moments où les choses s'enchaînent simplement. Le soleil qui brille et qui remplit les terrasses des cafés. Hot qui prenait une douche dans ma salle de bains et qui ressortait nue, ruisselante, pour que je lui file une serviette. Son corps parfaitement proportionné, sa fraîcheur et sa vitalité me chauffaient le sang. Elle m'a souri : « Vite j'ai froid. » Et je me suis précipité vers l'armoire pour trouver de quoi l'essuyer. J'ai vu les deux 8

tatoués au bas de son dos, à hauteur des reins, de part et d'autre de sa colonne vertébrale, se reflétant comme une tache de Rorschach. 88 : tu sais ce que ça signifie ? Moi, je n'en savais rien et ça n'avait aucune espèce d'importance.

Pendant qu'elle terminait de se sécher, je m'étais connecté sur Second Life pour gérer mes avatars-putes. Les montants que déboursent certains types juste pour vivre une relation de séduction atteignent des sommets considérables. J'avais mis en ligne une dizaine d'escort girls qui rabattaient les gogos sur mon compte Paypal. Ça me réglait les courses au supermarché et les autres factures du quotidien.

J'ai installé les matelas et nous nous sommes couchés côte à côte, Hot et moi. Elle s'est endormie vite et paisiblement. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

6

La porte franchie, je me pressai vers les guichets de commande. Des éléments de déco évoquant l'Amérique de James Dean – calandre de Cadillac 1960, pompe à essence Texaco, panneau Road 66, plaques d'immatriculation du Nevada, du Minnesota et du New Hampshire – côtoyaient les impératifs de fonctionnalité made in Mac Do : cadeaux Happy Meal en vitrine, kiosque environnement, distributeurs de pailles et de serviettes en papier, écrans « Wifi illimité ». Des panneaux lumineux détaillaient les salades et les menus Best of. Les caisses fonctionnaient à plein régime. La salle était bondée : des familles avec des enfants, des groupes d'adolescents, des travailleurs pressés. Et le videur qui s'éclipsait en cuisine.

J'estimai rapidement ma trajectoire. Une partie de la clientèle et des employés obstruait le champ de tir mais aucune perspective de dégât collatéral n'aurait pu m'arrêter. Je me stabilisai devant les caisses, vrillé au sol par une sorte de main invisible qui me maintenait les chevilles, le fessier et les épaules. Mes pieds connectés aux entrailles de la terre. La puissance partait du bas, un flux d'énergie remontait, roulant dans ma poitrine et dans ma gorge. Mon corps se tendit comme un arc et je crachai vers le videur.

Un long jet de feu oblique dévasta tout sur son passage – des objets, des clients, un employé qui prenait les commandes – et dégomma la cible pleine face en terminant dans le bac à frites. Embrasement. Je crois que l'action, la puissance que j'avais libérée, me rendit sourd pendant plusieurs secondes. Le restaurant brûlait en silence. Des deux trous et des quatre trous, servant, en principe, à caler les gobelets de boissons, volaient partout, comme de grosses boules de feu. Certaines personnes étaient prostrées à terre ; d'autres hurlaient, la bouche béante, et d'autres encore se traînaient vers la sortie, hébétés. Les ondes de peur et d'incompréhension que je captais, me regonflaient d'une énergie vibrante. Une odeur piquante de chair carbonisée me saisit les narines. L'incendie se propageait à partir du bac à frites et se répandait dans la cuisine et la salle de restauration. Les extincteurs automatiques scellés au plafond se déclenchaient les uns après les autres. Je ne voyais plus ma cible à cause de la fumée. Mais je me sentais bien, je me sentais vainqueur. Je ressortis sans encombre en emportant un exemplaire rescapé des flammes de *Ça se passe comme ça*, le mensuel du fast-food. Sur la couverture, Will Smith brandissait un pouce levé.

A suivre...



Ont participé à ce numéro :

Matthieu R.

Des personnages écrits au marc de café sur un morceau de tapisserie déchirée. Bienvenue dans un univers qui sent bon le tabac froid.

matthieu.rimbaud@gmail.com

MILL

Il aime à se définir comme un usurpateur. Il enseigne actuellement le français et l'anglais au sein de diverses structures privées. Ses contes et nouvelles oscillent entre un style précieux aux accents macabres et des relents absurdistes à l'humour désaxé.

Lapinchien

De son vrai nom Patrick Gomez-Ruiz, ce trentenaire trop à l'étroit dans la vraie vie, s'exprime d'une voix exubérante, exempte d'inhibitions, piquée d'un humour féroce et d'un incroyable sens de la répartie qui le situent parmi les e-writers les plus pittoresques et décalés du web.

Actu :

Vainqueur de la Saint Con 2010 – concours de nouvelles organisé chaque année sur <http://zone.apinc.org> – avec le texte *Boolean rhapsody*.

<http://www.facebook.com/group.php?gid=6582704603>

Sylviane Kérivel

Voilà une bretonne de cinquante-sept printemps, vivant au sud, puisant dans le flot tumultueux de la vie la plupart de ses inspirations et de ses envies d'écrire. Où qu'elle se trouve, quoi qu'elle fasse, des phrases entières jaillissent comme ça, pêle-mêle dans son sac à histoires. Ensuite, elle cherche un sens, un accent, une ambiance à tout ce capharnaüm et des fois, on dirait que ça marche !

Ensaladilla Jones

Né au siècle dernier dans un pays chaud, j'ai longtemps travaillé comme régisseur pour divers groupes rock barcelonais et montpelliérains. En érudit de la musique pop, je rédige aujourd'hui des chroniques sous différents pseudos dans de nombreux webzines et magazines alternatifs.

<http://ensaladilla.unblog.fr/>

Guy de Maupassant

Jeune auteur mort depuis 117 ans, Maupassant s'inscrit dans le courant naturaliste à travers des contes et nouvelles évoquant les cercles petits bourgeois en milieu rural. Il a également participé à définir les grandes lignes de l'horreur moderne avec des textes comme *Le Horla*, *La Peur* ou *La Main*.

Geneviève DANIES

Née en 1960 à Bergerac, j'ai longtemps vécu en banlieue parisienne avant de venir m'installer en Corrèze, où je réside aujourd'hui et travaille depuis quatorze ans dans une association. En dehors de l'écriture, la littérature et la poésie qui restent pour moi essentiels, je continue de m'intéresser à l'informatique (mon premier métier). Mais quel que soit le domaine, je garde depuis toujours le goût d'apprendre.

Lino Gatèt

Fonctionnaire depuis quinze ans, mais surtout amateur de bandes-dessinées, de ciné bis et de romans de gare, je rédige dans le secret des textes de geek invétéré dans lesquels je m'efforce de transfigurer ma timidité naturelle et mes amours culturelles.

NatYot

Artiste pluridisciplinaire, passionnée des mots, de musique et d'art, chanteuse et parolière, slameuse et auteur, Nathalie Yot a un parcours hétéroclite à l'image de son écriture. Directe et pertinente, sa poésie se mêle à la saleté de l'être. Simplement âpre et terriblement intime.

Erotik Mental Food, recueil de poésie "à propos de la chair" est sorti chez *L'Harmattan* en Avril 2008.

<http://erotikmentalfood.midiblogs.com/>

Lemon A

Né en 1973 sur Terre, ethno-sociologue spécialiste des usages de drogues en contexte festif, voyageur sur les cinq continents, DJ, professeur de géopolitique, cueilleur de cerises, chargé de communication, chargé de production, chargé de projet, chargé de mission, chargé tout court, électron libre, distributeur de tracts, passeur de questionnaires, agent d'embarquement, coordinateur terrain, agent d'accueil, chômeur, rmiste, rêveur, raver et e-writer.

Actu :

« Les disques tournent en boucle », in *Nouvelliennes*, chez *Printernet*, sortie prévue Juin 2010

« Kaléidoscope », in *Revue des Muses à Tremplin* n°6, sortie prévue Juin 2010.

Avec la complicité de :

Librairie Moustache et Trottinette

5, rue Jules Latreille, 34 000 Montpellier
<http://www.facebook.com/moustache.et.trottinette>

Darsanha studio graphique

<http://www.darsanha.com>

Fulgures

<http://www.fulgures.com>

La Zone

<http://www.zone.apinc.org>

Les Muses à tremplin

<http://lesmusesatrempin.blogspot.com/>

Apropos du Monde

Gaëlle Costil

Siouxy

http://www.myspace.com/1_d_size

Francis Porras

<http://galeriecotecour.com/>

La Pratique

<http://www.myspace.com/lapratique>

Camille Decourcy

<http://www.camille-decourcy.com>

Magic Olol

<http://www.myspace.com/magicolol>

Rendez-vous à l'automne pour le numéro 1



Souvenez-vous que chez Squeeze, l'appel à textes est permanent.

Les auteurs se soumettront à l'exercice de textes à contraintes.

Pour le numéro 1, la date limite d'envoi pour la publication est fixée au 15 juillet 2010.

Les auteurs peuvent proposer plusieurs textes et participer à une ou plusieurs rubriques.
Un seul texte sera publié par rubrique.

Envoyez vos textes en format word, openoffice ou rtf à l'adresse suivante :

larevue.squeeze@gmail.com

Au plaisir de vous lire.

Quickie Squeezi



Directeur de publication : Lemon A
Coordinateur éditorial : MILL
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Amélie D., Pascal O., Romain V., Miguel L., Renaud V.
Identité graphique : Darsanha
Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi